Nouvelle Série
N° 12
10e Année

Défense de l'Occident

AVRIL
1961

Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique

SOMMAIRE

★

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de

à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N° ....

NOM ....

PRENOM ....

ADRESSE ....

....

Signature,

Prix numéro ordinaire : 2,25 NF

Abonnements. — 1 an : 20 NF.

Etranger : 1 an : 25 NF.

Propagande : 50 NF.

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal adressé à « Défense de l'Occident », 58, rue Mazarine, Paris-6°, C.C.P. 65 35 - 65 Paris.

Maurice BARDECHE

A LA RECHERCE DU " FASCISME " : FIDEL CASTRO EST-IL FASCISTE ?

Trois ouvrages importants vous permettent d'avoir une idée plus complète de ce qui s'est passé depuis quelques années en Egypte et à Cuba. La publication du deuxième tome du livre de Georges Vaucher, Gamal Abdel Nasser et son équipe *chez Julliard nous fournit un très bon rapport sur l'arrivée au pouvoir de Nasser et sur les réalisations de son régime. C'est un ouvrage objectif, sérieux, écrit par un homme qui connait bien l'Egypte et qui y a longuement séjourné. Sur Cuba, les éditions Julliard font paraître dans la même collection un livre de Claude Julien, correspondant du* Monde, La Révolution cubaine *et La Table Ronde publie sur le même sujet une étude d'Yves Guilbert,* La révolution cubaine, Castro *a inspiré les réflexions qui suivent.*

Pourquoi les fascistes qui reconnaissent, en général, sans difficultés le fascisme de Nasser sont-ils infiniment plus réticents sur le régime de Fidel Castro, et même très souvent résolument hostiles à la nouvelle république de Cuba ? L'origine des deux mouvements est cependant voisine. Il s'agit dans les deux cas d'une révolution natio-

naliste ayant pour objet de libérer le pays de la domination de l'étranger. Dans les deux cas, une dictature locale, un régime de concussion et de vénalité, une garde prétorienne, un système de terreur avaient été les instruments de l'exploitation capitaliste. Dans les deux cas, ce sont des hommes de la petite bourgeoisie qui conduisent le mouvement de libération, le peuple les appuie, les acclame au moment de la victoire, mais sans avoir joué un rôle décisif dans le combat et, dans les deux cas aussi, le désir d'indépendance économique et politique s'exprime par une position neutraliste encore plus logique et indispensable dans le cas de Cuba que dans le cas de l'Egypte, puisque le protectorat dont Cuba veut se débarrasser est un protectorat américain. Enfin, les deux régimes semblent bien avoir encore ce point commun, que leur action est un exemple et développe une mystique de libération qui s'étend largement au-delà de leurs frontières. Pourquoi dès lors avec tant de ressemblances, une identification instinctive et presque immédiate dans un cas, et une sorte de malaise, souvent même un refus dans l'autre cas ? Le fascisme ne va-t-il pas nous dévoiler, malgré lui, en cet exemple, la vérité qu'il n'ose pas s'avouer à lui-même ? Si nous nous demandons ce qu'est vraiment le fascisme, voilà une bonne occasion de vérifier sa vocation anticapitaliste et sa sincérité.

Dans le spectrogramme du castrisme, commençons par constater que ce ne sont pas les couleurs elles-mêmes qui gênent les fascistes, mais une certaine manière dont ces couleurs ont *viré*.

Par exemple, les fascistes ont en horreur le colonialisme hypocrite des Américains. Ils trouvent très naturel que les peuples européens aient des colonies, car c'est un barrage sûr à l'implantation de régimes communistes : mais ils veulent qu'on appelle colonie ce qui est colonie, et ils voient avec ironie une nation anticolonialiste régner sur un pays qu'elle appelle *indépendant*, en s'arrangeant pour

qu'il ne cultive jamais autre chose que de la canne à sucre et en se faisant par contrat l'acheteur unique de son sucre, fixant ainsi chaque année sa prospérité ou sa misère, l'équilibre de son budget, sa monnaie, ses achats, ses projets, son avenir, et le gouvernant ainsi par ce mors beaucoup plus sûrement qu'avec une armée. Voir Fidel Castro débarrasser son pays d'un dictateur hypocrite, d'une tutelle économique que les fascistes annoncent comme un danger pour l'avenir de leurs propres pays, ce n'est donc pas là ce qui peut les émouvoir. Que Fidel Castro ait ensuite répliqué à des pressions économiques par une résistance énergique, à des « sanctions » par des nationalisations, à des interventions par des expulsions et au garrot par un coup de tête à la suite duquel il a accepté de vendre aux Russes le sucre que les Américains le menacent de ne plus lui acheter, ce sont là des développements qui ne sont pas plus à condamner que les gestes analogues auxquels Nasser a été contraint par la politique absurde de Foster Dulles.

Qu'est-ce qui inquiète les fascistes alors dans cette ligne politique qu'ils devraient approuver ? Il me semble que c'est une atmosphère malheureuse, une suite trop rapide des coups, un entraînement qui donne l'impression que Fidel Castro n'est plus aussi maître de sa politique neutraliste que Nasser l'est resté de la sienne et qu'il est parti, en quelque sorte, *à la dérive*, dans une partie grave pour lui et pour d'autres, au cours de laquelle il donne maintenant des coups désordonnés dont les effets ne sont plus exactement calculés. Ce n'est donc ni Fidel Castro lui-même ni la révolution castriste qui inspirent les réserves et la méfiance des fascistes, c'est *l'esprit* actuel de sa politique et de ses méthodes de gouvernement.

D'autres aspects du castrisme vont nous permettre de préciser cette impression. Une des différences remarquables entre la révolution de Nasser et le castrisme, c'est que le régime nassérien est issu d'un *putsch* militaire et celui

de Castro d'une guerre de maquis. Cette différence ne suffit pas à classer l'Egypte parmi les pays fascistes et Cuba parmi les pays antifascistes. Une révolution fasciste peut naître du maquis, aucune raison ne s'y oppose *a priori*, et la Libération en France, par exemple, aurait pu amener, aurait dû amener, selon certains de ses acteurs, un régime fasciste et il est possible qu'elle ait été un fascisme avorté, nous en parlerons un autre jour. Il est certain, toutefois, que tous les régimes fascistes, à l'exception du national-socialisme, sont nés d'un coup de force, souvent fomenté par l'armée, toujours vu par celle-ci avec sympathie, en tous cas, et ce trait commun n'est pas indifférent. Il met en relief cette caractéristique importante du fascisme que le fascisme est un moyen de salut *qu'on impose au peuple.* Même lorsqu'il est résolument socialiste, même lorsqu'il est, par certains aspects, démagogique, même lorsqu'il procède au partage des terres, à la nationalisation des citadelles économiques, à la confiscation des fortunes mal acquises, mesures de démarrage qu'on retrouve aussi bien au début des vrais fascismes qu'au début des démocraties populaires, le fascisme fait tout cela *sans tolérer le désordre et l'anarchie*, il *impose* ces mesures, il en contrôle le déroulement et la cadence, *il ne permet jamais au peuple de déborder et de conduire.*

C'est une des raisons pour lesquelles une des constantes du fascisme authentique est de ne rien supporter qui ressemble à une épuration anarchique et sanglante. Un Etat fasciste met ses ennemis en prison, il peut devenir un Etat policier, il risque certes de le devenir, mais dans un tel régime, c'est toujours l'Etat en définitive qui décide quels sont ses ennemis, qui frappe, qui discrimine, qui jugule : tandis que l'apparition des tribunaux du peuple, les cours martiales improvisées, les exécutions illégales, les massacres et les confiscations distribuées au hasard, enfin l'improvisation haineuse et humanitariste qui caractérise toutes les épurations, révèlent une révolution dé-

bordée, bousculée par des bandes, charriée par la populace et par conséquent entraînée aveuglément, échappant à tout contrôle, à tout *ordre*, et exposée à toutes les aventures.

Là encore, ce ne sont ni la personne de Fidel Castro, ni son idéologie, ni ses intentions, et pas davantage ses réformes qui sont en cause : qu'il distribue les terres, qu'il confisque les fortunes acquises par la corruption ou l'exploitation, qu'il rogne les griffes des puissants, qu'il baisse par décrets les prix des loyers, qu'il rembarque les milliardaires de Floride et qu'il saccage leurs chasses gardées, qu'il mette ses adversaires hors d'état de nuire, qu'il leur demande des comptes, parfait. Mais on voit mieux aussi ce que sont cet *esprit* et ces *méthodes* qui sont étrangers à l'optique fasciste. Fidel Castro ne contrôle pas, ne *conduit* pas : ni *führer*, ni *duce*, ni *caudillo*, ni *conducator*, mais assis auprès du peuple, au milieu du peuple, le regardant faire. Ne voulant même d'abord être président de la république, ni président du conseil, mais regardant le peuple qu'il a libéré, avec confiance, avec joie, comme un père regarde ses enfants faire un tour de chevaux de bois. Regardant faire le peuple, parce qu'il a la confiance dans le peuple. *Le fascisme n'a pas confiance dans le peuple*, voilà ce que nous révèle l'analyse des réactions fascistes à l'égard de Castro. Le fascisme, le vrai, veut la force du peuple et le bonheur du peuple, au moins cette sorte de bonheur qui lui permet d'avoir la force, il aime le peuple, mais il n'a pas confiance en lui, il l'aime en le protégeant, il refuse de le laisser faire, il ne sait pas où cela mène de le laisser faire et il craint que cela ne mène la plupart du temps à quelque forme imprévue de la servitude.

Par ce goût fondamental de *l'ordre*, de l'ordre dans le socialisme, de l'ordre dans la politique la plus « gauchiste », et même la plus communiste, si elle est la meilleure à ce moment-là, de l'ordre dans la répression, le fascisme

montre qu'il est essentiellement, comme les théoriciens marxistes l'ont très bien vu, un *mouvement de classe.*

Le fascisme, comme Louis XVIII, octroie, concède, ordonne : il ne se laisse pas arracher ce qu'il donne. Ce n'est pas une clause de style, c'est une affaire capitale. Les révolutions fascistes sont des révolutions de petits bourgeois qui ont le sérieux que les instituteurs, les agents-voyers, les quincailliers mettent dans leurs affaires et dans leur vie. Cette classe proche du peuple a le sentiment de la justice, et elle ressent, plus fortement peut-être que le peuple parce qu'elle est plus cultivée, les modes de l'exploitation capitaliste. Mais elle répugne au nivellement populaire et plus encore à ces cohues que le nombre domine, que le hurlement conduit, que l'hystérie soulève comme un ouragan. L'apparition des faces inquiétantes de ce que Marx appelait le *lumpenproletariat* lui fait peur : cela signifie le pillage des vitrines et l'invasion des appartements. Elle a horreur de la chienlit, des masses déchaînées, du maelstrom humanitariste et du déferlement de sottise et de bassesse qui les accompagne. C'est ce mélange qu'elle appelle le *front populaire,* et c'est ce qui lui déplaît dans le *castrisme.* Par cette répugnance instinctive, les fascistes avouent un aspect fondamental non pas de leur doctrine, mais de leur tempérament. Et ils prouvent ainsi que le fascisme, mouvement révolutionnaire par choix, par principe, est *en même temps,* et peut-être sans le savoir, la forme la plus *anti-révolutionnaire* de l'action politique.

●

Comment cette répugnance fondamentale s'accorde-t-elle avec le socialisme fasciste ? Le raccord est sensible mais il faut cependant quelque attention pour le percevoir. Ce mélange de méfiance instinctive et de générosité doctrinale a produit un petit parasite qui prolifère sur presque toutes les doctrines fascistes et qui est *l'ouvriérisme.* La fierté des groupes néo-fascistes de posséder des *ouvriers*

parmi leurs militants ou leurs cadres, la confiance avec laquelle ces ouvriers sont écoutés, la sympathie toute particulière qu'on leur manifeste, enfin la conviction naïve que *l'ouvrier a toujours raison* et que *la réaction de la base* est nécessairement juste, sont les signes par lesquels se manifeste le plus souvent ce complexe de classe du fascisme. Seul en vérité ce complexe peut expliquer cette prédilection aberrante. Quelqu'un qui appartient au milieu ouvrier, qui en partage la vie, sait au contraire que l'ouvrier est sujet aux mêmes erreurs que les autres hommes et que sa vie n'est bien souvent ni plus sainte ni plus édifiante que celle des autres, ce qui est l'évidence même. Mais cette volonté de faire confiance, cette croyance en l'ouvrier ont quelque chose de généreux, de fraternel. C'est par là qu'elles plaisent au militant fasciste qui ne voit pas que cette main tendue est au contraire la preuve qu'il est différent.

Cette tendance ouvrièriste est même tellement significative qu'elle finit par survivre au socialisme et qu'elle est observable dans de faux fascismes qui ne couvrent plus que le pouvoir de l'argent. Elle est un des traits du gaullisme, par exemple, et elle était déjà un des traits de *l'Action Française* qui faisait défiler comiquement douze mineurs du Pas-de-Calais en tête du cortège de Jeanne d'Arc. Au contraire, dans les mouvements fascistes à recrutement ouvrier, aux débuts du doriotisme, par exemple, dans le « rayon de Saint-Denis », *l'ouvrièrisme* n'a jamais eu cours.

C'est que le socialisme véritable n'a rien à voir avec le recrutement. Et il n'est pas lié davantage à la sympathie exclusive pour le manœuvre-balai et au respect de la métaphysique du lampiste. C'est une doctrine de justice qui réclame une juste part pour le manœuvre-balai et le lampiste, voilà tout. Mais l'idée de faire la cour au manœuvre et au lampiste et surtout de considérer qu'ils détiennent en vertu de leur état le privilège de juger plus saine-

ment, c'est un héritage des fabulations démocratiques dont le fascisme a tout intérêt à se séparer radicalement, dont son essence est même de se séparer radicalement. Le socialisme fasciste est donc un socialisme autoritaire par sa nature même et par conséquent il est nécessairement un *socialisme antidémocratique.* Et ce caractère semble même un des caractères *dominants,* comme disent les naturalistes, non seulement de la doctrine, mais même de l'*animal* fasciste.

C'est pourquoi l'anticommunisme est une pièce majeure de tout ensemble fasciste. Car le communisme qui ressemble souvent au fascisme par ses méthodes et ses positions, en est radicalement différent par plusieurs points et notamment par sa référence primordiale à la dictature du prolétariat. Le communisme est par là l'aboutissement de la démocratie. Le fait que l'ouvrier, dans les régimes communistes, est devenu un esclave au service du pharaonisme du parti ne doit pas nous faire oublier que, dans la phase de la conquête du pouvoir, le communisme compte essentiellement sur le déchaînement anarchique des masses pour établir sa puissance. Sous les métaphores de la grève générale, de l'insurrection, des groupes armés d'ouvriers et de soldats, c'est toujours finalement l'improvisation de la terreur que le communisme recherche par le déchaînement de la violence irresponsable, les visites domiciliaires, les comités d'immeubles, toutes formules qui consistent à faire surgir de la colère anarchique de la base exprimant la *volonté du peuple* une situation de désordre, d'incohérence ou de paralysie que le parti exploite ensuite en apparaissant comme une expression organisée et par conséquent salvatrice de la prise du pouvoir par le prolétariat. Tout ce mécanisme postule que la *volonté du peuple* réside essentiellement dans les éléments les plus bruyants, dans les consciences les plus sommaires, dans les pétroleuses les plus véhémentes, dans la section des Piques, dans la population des bidonvilles : tel est le vase

d'élection de la *volonté du peuple* et le reste du peuple subitement n'est rien, il ne compte plus dans l'expression de la volonté du peuple — il est même pire que rien, il devient l'expression d'une tendance contre-révolutionnaire. Le désordre, la rupture, le déferlement, la chienlit meurtrière et hurlante sont alors la preuve que la *volonté du peuple* s'exerce enfin sans obstacles, sans les obstacles dont les gouvernements bourgeois l'entourent habituellement. Et en même temps, ils deviennent par conséquent le signe auquel on la reconnaît.

Tout gouvernement pro-communiste, ou, du moins, miné par le danger de virer au communisme, c'est cela que nous apprend l'expérience castriste, se reconnaît donc à son indulgence sympathique pour tout ce qui rappelle ou annonce ces formes anarchiques de la volonté populaire, à sa secrète complicité avec elles. Un régime qui reconnaît à la base une infaillibilité qu'elle n'a pas, qui se laisse conduire et veut se laisser conduire par elle, au lieu de fixer son destin, repose sur les principes les plus contraires au fascisme, risque de faire en définitive le jeu du seul communisme et avoue en même temps qu'il n'apporte aucune idée nouvelle puisqu'il empoisonne tout, sa propre politique et aussi le peuple, avec le principe de mort que portent les démocraties.

Est-ce pour cette raison que le *castrisme* a moins d'influence dans les pays américains que le *nassèrisme* dans les pays arabes ? C'est peu probable. Les hommes d'Etat peuvent être sensibles au danger du *style révolutionnaire* adopté par Fidel Castro, et cela peut les retenir, comme bien d'autres raisons encore. Mais l'opinion, surtout cette opinion violente, imaginative, des pays neufs, ne perçoit sûrement pas ce bruit de moteur emballé. Qu'est-ce qui explique donc cette hésitation qu'on devine malgré la curiosité, la sympathie pour l'aventure de Castro ? Justement ce qui manque à Fidel Castro et qui fait la force de Nasser, ce qui désarme Fidel Castro en face du commu-

nisme et ce qui est l'arme de Nasser contre le communisme : Nasser, appuyé sur le Coran, non pas comme sur une religion seulement, mais comme sur une *culture*, ressuscite tout un pan de l'histoire du monde et s'adresse à ce qu'il y a de plus profond dans chaque musulman ; l'avenir qu'il rêve, la vie qu'il veut, la puissance qu'il réclame sont l'avenir, la vie, la puissance auxquels chaque musulman aspire de toutes ses forces, avec tout son instinct, tandis que Castro n'apporte rien de pareil, il arrive les mains vides, ne portant qu'un mot magique, celui de *libération*, boule de cristal merveilleuse dans laquelle il n'y a rien, qui parle seulement de vie meilleure, de salaires honnêtes et de justice, et c'est immense pour ces millions d'esclaves des pays d'Amérique, mais il n'y a rien au-delà de cet appel, rien qui réveille ces énergies inconnues, ces puissances ténébreuses, cette conscience au fond des reins, au fond du sommeil, qui est tout l'homme. Finalement, Castro, avec son idéal, ne dit pas autre chose que George Washington, et Bolivar l'avait dit avant lui. Et tout cela n'est qu'une voix dans le désert et on ne sait jamais comment l'écho de l'histoire la répercute : tantôt l'écho répond Peron, tantôt il répond Kérensky. Et cela nous rappelle aussi qu'il n'y a pas de *fascisme* authentique là où il n'y a pas une certaine conception originale de l'homme et de la vie, et même plus exactement, résurrection d'une certaine image de l'homme qui surgit soudain du fond des temps comme ces reliefs de la mer que le déluge a recouverts mais qu'il n'a pas effacés : l'homme germanique dans le fascisme allemand, le légionnaire romain dans le fascisme italien, l'émir dans le fascisme arabe. Le fascisme, c'est une civilisation qui reparaît.

Ce n'est donc pas parce que le frère Raul va à Moscou, parce que Che Gevara est marxiste, encore moins parce qu'on a distribué les terres et exproprié les sociétés américaines que nous ne voyons pas en Fidel Castro l'inspirateur d'un fascisme des mers du Sud. Ce qu'il a fait, ce

qu'il a dit, nous a souvent donné, au contraire, de la sympathie pour lui. Et nous souhaitons que les Etats-Unis, au lieu de songer à débarquer des *marines*, comprennent que le meilleur moyen d'assurer leur protection est de gagner la sympathie de ces peuples qui prennent conscience d'eux-mêmes en respectant leur volonté d'indépendance et en obligeant leurs puissants financiers à pratiquer cette politique de *décolonisation* qu'ils recommandent si vivement à nos militaires. C'est le *style* de Fidel Castro qui nous inquiète. C'est par là que nous le sentons différent de nous. C'est par ce que ce *style révolutionnaire* nous apprend sur nous-mêmes et sur lui, que nous craignons qu'un jour des développements qui lui échappent ne le placent dans le camp que nous sommes forcés de combattre pour survivre. Ce serait dommage. Ce serait dommage pour beaucoup de raisons et notamment parce que nous n'aimons pas le sergent Battista dont le gouvernement nous paraît aussi éloigné du véritable fascisme que celui d'autres militaires éminents.

Maurice BARDÈCHE.

Michel DÉON.

LE BALCON DE SPEITSAI

LE balcon est celui d'une île grecque, Speitsai, d'où Michel Déon a regardé pendant plus de six mois vivre en liberté des Grecs. Mais il y avait, aussi, mêlés à ces Grecs quelques étrangers dont deux devaient avoir une étrange aventure recueillie au fil des jours par l'auteur. Ces pages extraites d'un journal plus complet offrent sans fards l'histoire de Claire et de Phil M.

Spetsai, le 2 Janvier.

Il y avait beaucoup de vent dans les voiles hier. Non sur l'Egée, mais dans les ruelles du village et sur les quais du port. La mer était calme, mais les pêcheurs ne sont pas sortis. Ils s'appellent tous Vassili et la Saint Vassili se fête le 1er Janvier. C'est un plus joli prénom que Circoncision. On la célèbre avec de l'ouzo, du blanc résiné accompagné de poulpes grillés, de grains de pastèque et de rougets froids. Le pope a défilé derrière une bannière, suivi de la population féminine. Au passage, les hommes qui attendaient la procession dans les bistrots du port, se sont rencoignés dans l'obscurité pour échapper au regard sans indulgence des épouses. Le pope disparu, les ruelles ont retrouvé leur paix. A la fin de l'après-midi, la gent mascu-

line était joyeusement ivre. J'ai admiré cette joie : l'ivresse occidentale est triste ou sauvage. La présence parmi ces drilles d'un couple d'Américains n'en est que plus étrange. Voilà quelques jours que je les ai repérés. Ils détournent la tête en nous croisant comme si nous avions l'idée tout à fait biscornue de vouloir entrer en relations. Lui est interminable de maigreur malgré la superposition de chandails qui lui permettent de bomber le torse. Assez beau visage au demeurant, avec des traits fins, une bouche cruelle et des yeux bleus clair. Dans cette île où il y a un coiffeur tous les trois mètres, il a laissé pousser sa barbe et ses cheveux blonds et raides. Elle, se contente de trottiner à côté de lui, vraiment sa moitié, les cheveux noirs tirés en arrière par un chignon, des lunettes qui cachent son regard, du rose aux joues, pareillement bardée de chandails, et les fesses, les cuisses moulées dans un blue-jean délavé. Ils habitent un peu plus haut, près du chantier de calfatage, une maison dont la porte disparaît sous une voûte d'ibiscus et de lauriers mêlés.

4 Janvier.

Les réjouissances continuent. On prépare l'Epiphanie. Hier, un petit orchestre ambulant a débarqué du bateau : deux hommes et deux femmes, les hommes grêlés, les femmes bovines. Ils jouent du bouzouki et chantent leurs intarissables mélopées dans un café qui, à neuf heures du soir est plein. Les épouses sont calfeutrées dans les maisons. Ici, on s'amuse. Ce n'est pas leur place. C... et moi, nous nous sommes installés à la table du cordonnier, ami du jour de notre arrivée. Mais C... n'était pas, cependant, la seule femme de la soirée, mises à part les deux chanteuses qui ne comptent pas dans l'auditoire. A l'angle, se tenait le couple américain dans une désespérante solitude, face à une bouteille d'ouzo. De temps à autre, je les regardais. L'échine de l'homme s'affaissait de verre en verre, son regard se faisait vitreux, tandis que la femme se tas-

sait, disparaissait presque comme effacée de honte et de lassitude. Il s'est levé et a bousculé la table. La bouteille a répandu par terre son ouzo. Bras écartés, mains tendues, il a gagné la sortie, s'appuyant sur des épaules, des chaises, butant contre un fût de vin, luttant avec la poignée de la porte qui s'ouvrait, bien sûr, au dedans. Derrière lui, la femme payait, s'excusait, le rattrappait, puis le soutenait. Il a mis son bras autour du cou qui s'offrait, serrant contre sa poitrine la tête minuscule et ils sont partis dans la nuit laissant derrière eux les quolibets qui ne les atteignaient plus. Si je n'avais pas commencé d'écrire ces lignes, je crois que je ne me serais peut-être jamais souvenu de cette brève vision frappante par sa détresse. Après leur départ, nous sommes restés encore un long moment à regarder danser un petit moustachu déchaîné, à trinquer « issiguïa », à manger au bout de la fourchette que nous tendait le cordonnier, de la salade de choux, des boulettes à l'ail, des olives vertes et des morceaux de calamars grillés.

— J'y connais l'américain, dit Spiro, un autre de nos amis qui baragouine le français. C'est un... comment tu appelles ça ?

Il fait avec sa main un geste de haut en bas, de bas en haut. J'hésite et je lâche un des seuls mots grecs que je connaissais avant de venir ici :

— Zographos ?

— Oui, c'est ça, un zographos.

Autrement dit, un peintre. Spiro qui est allé porter une bouteille de gaz à leur maison, a vu les peintures. Malgré mes efforts, je ne saurai pas ce qu'il en pense. Dommage ! J'aurais assez volontiers fait confiance à son jugement.

10 Janvier.

C'était fatal. Nous ne pouvions guère nous ignorer plus longtemps. Peut-être avais-je tort de croire qu'ils nous fuyaient. Le trait d'union a été — comme il arrive souvent

— notre chien qui jouait dans le terrain vague derrière la maison. Il est venu se faire caresser par le couple. Elle a demandé son nom d'une petite voix douce. C. a dit « Gollywog » (1). Il a ri. Elle s'appelle Claire et lui Phil M. Ils habitent l'île depuis un an. Pendant trois mois, ils ont vécu à Hydra, mais sans s'y plaire. Je retrouve dans leur façon de se raconter en quelques mots cette simplicité directe des Américains. On croirait qu'ils n'ont rien à cacher, bien que je sois persuadé du contraire. Leur accent est léger. Celui de la jeune femme surtout. Sa famille n'a pas dû l'élever pour qu'elle se promène en blue-jean crasseux dans une île grecque. Aucune vulgarité en lui non plus, malgré l'argot assez bas qu'il emploie et l'ennui brusque qui se peint sur son visage dès qu'il a fini de prononcer trois mots. Il est beau et, sur le moment, me fait penser à une réincarnation de Shelley, réincarnation imbibée d'alcool, il est vrai. A plus d'un mètre de lui, les effluves en arrivent directs et violents. Pourtant, il est à jeûn.

— Il faudra venir nous voir, dit-elle. Phil vous montrera ses toiles. Notre petite servante, Rita, nous a dit que vous étiez écrivain. J'aimerais bien vous lire.

Je les regarde s'éloigner, elle marchant à côté de lui et parlant avec précipitation sans qu'il réponde autrement que par des hochements de tête.

10 Février.

C... a rencontré Claire M... qui nous a invités hier soir à un verre d'ouzo. La maison est simple : des meubles de bois peint, des murs blancs et les inévitables coquillages sur une commode au miroir fêlé. Spectacle d'une volonté faible qui lutte contre un désordre puissant et recule, peu à peu, se réservant en un dernier sursaut des caches et des étagères surélevées. Dans quelle mesure le désordre est-il inhérent à la vie d'artiste ? Si un écrivain peut le

(1) Sorte de polichinelle anglais.

circonscrire à sa table, un peintre a besoin de plus d'espace, de recul, et il lui faut égailler autour de lui des morceaux de ce monde en couleurs qu'il transpose sur sa toile. On a conservé beaucoup de palettes d'artiste et jamais le fouillis intact d'un atelier, ce bric-à-brac dont le hasard fait surgir pour le peintre l'objet ou le ton qui manquent à sa composition. C'est un tort : nous en apprendrions plus sur une œuvre par l'étroite, pauvre et même mesquine atmosphère dans laquelle elle s'est élaborée, que par les observations des critiques. Du living-rom des M... nous sommes passés dans l'atelier dont les deux fenêtres donnent sur l'ancien port où ne se réfugient plus maintenant, que les yachts de plaisance et quelques caïques orangés et gris au tirant d'eau trop fort pour la nouvelle Dapia. Il y avait bien, dans cet atelier, cinquante toiles de formats divers et des cartons ouverts remplis de dessins à la plume. Avec pour seul, pour unique sujet : le phallus. Des isolés, des paires, des gerbes, des bosquets, des forêts, des troupeaux, des caravanes, des mélancoliques, des joyeux, des pâlots, des rubiconds, des courtois, des rêveurs, des agressifs, des timides, des las, des dandys, des rabelaisiens, des agités, un univers de phallus passant par la gamme complète des sentiments et des situations, posés à même des terrains, adossés à un mur nu, flottant sur la mer ou volant entre les nuages. C'était, au premier coup d'œil, beaucoup moins ahurissant, beaucoup moins choquant qu'une image hétéroclite perdue au milieu d'images pieuses ou bonasses, que la brusque apparition d'un objet insolite parmi des objets domestiques. L'obscénité était dépassée par le souci de vérité du collectionneur, sa passion d'entomologiste. L'atelier entier se dédiait à la célébration du phallus, à son illustration glorieuse. Des guitares ou des pommes auraient lassé. Les phallus ainsi représentés symboliquement ou avec précision, avaient la dignité un peu risible d'une collection de papillons. Phil M... a feuilleté d'une main indifférente un album de cro-

quis où chaque page s'ornait d'un commentaire : représentation phallique de l'œuvre d'Henry H. James, de George Eliot, de Mary Mac Carthy, de Zane Grey, d'Ezra Pound, de Mazo de la Roche, de John Dos Passos, d'Hemingway, de Mayne Reid... J'en oublie. Une vingtaine au moins.

— C'est de la critique littéraire, a dit Phil M... Je ne m'y aventure qu'avec discrétion. Si je parviens à développer ma méthode, j'étudierai les écrivains russes, puis les français, et peut-être m'attaquerai-je aux musiciens ? Imaginez ce que l'on tirerait de Beethoven et de Chopin, de Bach et de Gerschwin, de Saint-Saëns et de Berlioz. Après il y aura encore les philosophes : Platon, la pensée socratique, Heidegger, Bergson... le terrain est vaste.

— Il y en a un que vous oubliez : D. H. Lawrence. Il me semble tout à fait indiqué pour votre panoplie. Il en serait même le roi. N'avez-vous pas pensé à lui ?

— Je lui dois tout, mais je ne parlerai jamais de lui.

— C'est moi qui l'ai fait lire à Phil, a dit Claire. Toutes ses conceptions esthétiques en ont été transformées.

J'ai demandé à Phil s'il avait trouvé un nom pour sa méthode. Il a dit que non, mais qu'il y songeait. J'ai suggéré une appellation dalinienne : méthode phallo-critique qui aurait le mérite de la simplicité, de la précision. Il a paru intéressé. Un moment, mon regard s'est perdu sur le port aux eaux calmes, le phare qui venait de s'allumer, jaune dans la lumière du couchant. Je me suis souvenu d'une visite à l'atelier d'un peintre vénitien, V..., quinze ans plus tôt, géant et maigre lui aussi, mais barbu noir et la prunelle charbonneuse. Cet atelier donnait sur un exquis petit canal aux reflets rougeâtres et une église tendre et timide. Face à ce décor, V... collait sur de la toile des morceaux de journaux, écrasait de la boue ou du cambouis agrafait une épingle à nourrice, et composait des tableaux futuro-mécaniques comme Picasso en 1910. Que faisait-il de l'admirable vue cernée par la fenêtre de l'atelier et qui,

dès qu'on avait jeté un coup d'œil sur les œuvres du peintre, attirait irrésistiblement le regard ? Au passage à Venise, en décembre dernier, j'ai demandé à Franco Lombardi ce que devenait V... « Il s'est marié, m'a-t-il dit, avec une femme riche, et, du coup, semble avoir perdu la foi dans le communisme et les collages. » Phil M... n'est pas plus intéressé que lui par le spectacle que découpe sa fenêtre, le doux balancement des caïques à l'amarre, les barques qui jettent les filets à l'entrée de la darse, et la côte du Péloponèse que l'on aperçoit, jaune et verte dans le crépuscule. J'ai regardé Claire, appuyée au grand chevalet. Sa tête menue, aux traits fins déformés par les trop grosses lunettes d'écaille, arrivait juste à la hauteur d'une toile inachevée représentant un phallus émergeant d'une mer naïve peinte comme sur les ex-voto avec des vagues soulignées d'un court trait blanc.

Nous sommes revenus dans la première pièce où la petite Rita apportait le plateau d'ouzo. Rita ne doit pas avoir plus de dix-sept ans. Elle est de la côte, de Kranidi. Ses parents sont morts dans l'incendie de leur maison. Une famille l'a recueillie à Spetsai et n'a pas été mécontente de s'en débarrasser en la plaçant chez les M... où elle couche dans la mansarde. C'est, probablement, la seule jolie fille de l'île, avec un visage encadré de nattes brunes, des yeux verts et un corps qui n'a pas encore eu le temps de s'affadir. Comme Claire, elle marche pieds nus, silencieuse, dans la maison aux carpettes de coton multicolore. A demi vautrés sur des divans, nous avons parlé de la Grèce. Les M... y vivent depuis deux ans. Ils ont essayé Mykonos dont le vent les a chassés, Hydra dont les touristes et les invertis les ont fait fuir, enfin Spetsai où ils ont trouvé la paix et un semblant d'indifférence.

— Vous fumez de la marijuana ? a-t-elle demandé en tendant un coffret où étaient roulées des cigarettes minces comme des allumettes.

— Phil part deux ou trois jours tous les mois s'en pro-

curer au Pirée. Il fume surtout le soir en travaillant à la lueur d'une ampoule électrique. Et il boit aussi, je suppose, car, à la manière dont il avale l'ouzo pur, ses doigts longs et maigres aux ongles en deuil crispés sur le verre, on devine l'alcool méthodique, le buveur grave qui travaille son ébriété, et bâcle sans plaisir la période froide pendant laquelle la lucidité reste entière, jusqu'à ce qu'il arrive à l'état où nous l'avons laissé en partant : les yeux rouges, la parole saccadée, la main tremblante. Elle, à son côté, se rapetisse lentement, tend vers l'invisibilité, l'atonie, ne gardant dans un visage effacé qu'un regard ardent d'amour et d'inquiétude. De quoi avons-nous parlé ? Je ne sais plus au juste. De Whitman beaucoup, d'Ezra Pound aussi, de T. S. Eliot et de St John Perse dont il vient de découvrir les vers traduits récemment. *L'american way of life* le hérisse, mais il rend à la littérature de son pays une bien plus grande justice qu'Henry Miller. Nous avons manqué tomber dans les bras l'un de l'autre quand je lui ai appris que j'étais le premier traducteur de Saül Bellow en France. Il met au-dessus de tout ce premier livre « Dangling Man », et le troisième « The Adventures of Augie March » (1), avec « Barbary Shore » de Norman Mailer (2). Truman Capote, Tenessee Williams lui semblent tellement faisandés que leur odeur le fait vomir. Cette conversation hachée et sans pitié a déblayé le terrain, mais nous a laissés face à face dans un « *no man's land* » où je n'osais pas risquer un mot sur la peinture. Qu'arriverait-il si j'affirmais aussi péremptoirement que Matisse est un bon décorateur, sans plus, Chagall un demeuré, Miro un truqueur, et que je n'aime que Picasso, certains Dali, tout Braque, un peu Derain, et au fond, rien d'autre, en tout cas pas les abstraits. Il faudrait plus d'assurance que mes quarante ans ne m'en ont laissé.

---

(1) Editions Plon : « L'homme de Buridan » et « Les Aventures d'Aubie March ».

(2) « Rivage de Barbarie ». Edit. de la Table Ronde.

Nous sommes partis tard dans la nuit fraîche, sous le ciel constellé, moi un peu agacé de m'être laissé aller à la littérature quand la Grèce est ma seule pensée.

16 Février.

Les journées sont si belles que nous les passons toutes dehors, le matin à cheval pour grimper jusqu'à la chapelle du Prophète Elie, ou redescendre vers celle de St-Georges. On ne rencontre à heure fixe dans la pinède qu'un vieil aveugle qui marche derrière ses deux ânes chargés de fagots. Il en suit un, la main posée sur la croupe, tête levée et ses yeux sans prunelle regardant le ciel. De loin, il nous entend, et de loin, je vois le sourire qui s'amorce sur son visage brûlé couronné de cheveux blancs et souligné d'une barbe hérissée qui a toujours une semaine de retard sur le rasoir. Au passage, il rugit un « Kali Méra » (1) accompagné de deux ou trois mots inintelligibles. Après lui, c'est le silence et l'horizon pur, la mer qui bat dans une grotte où se cachent, dit-on, des phoques. Mais ces phoques, il est peu probable que nous les verrons. Ils font partie des mythes de Spetsai, de Mykonos et de Cythère. Des sentiers permettent de passer de crique en crique et de découvrir de nouvelles chapelles abandonnées blanches au bord des plages ou cachées dans la pinède. C'est dans l'une d'elles que nous sommes entrés ce matin pour trouver Phil M... accroupi au pied d'une pauvre icône de papier mangée par l'humidité. Il n'avait pas pu ignorer le pas de nos chevaux et je n'ai pas aimé son immobilité. C'était de la comédie et quand je lui ai touché l'épaule, il a nettement feint de tressaillir.

— Voilà, dit-il, on est toujours pris en faute. Ça ne fait rien, ce n'est pas grave. Vous me prenez à blasphémer, moi je vous prends à aimer la nature. Nous sommes quittes.

(1) Bonjour.

Devant lui sur le carrelage entre deux dougies, il y avait un petit tas de cendres mal brûlées, les restes d'un livre. Sur la couverture qui achevait de se consumer, je pus encore déchiffrer le titre et le nom de l'auteur : « Le serpent à plumes » par D. H. Lawrence. Phil avait suivi mon regard.

— C'est un livre maudit ! Il fallait l'exorciser.

Je n'ai rien répondu. Phil est fou certainement, mais d'une folie qui ne fait pas rire. Il s'est relevé brusquement et il a quitté la chapelle pour prendre le chemin du retour, les mains dans les poches, donnant des coups de pied dans les cailloux du chemin.

22 Février.

On ne me parlera plus du téléphone arabe. Le téléphone grec est cent fois plus perfectionné. Nous contemplions le coucher du soleil quand Spiro est venu nous prévenir que l'Américain avait tenté, en l'absence de sa femme, de violer la petite Rita qui leur sert de bonne. Claire était rentrée pour les trouver en train de lutter par terre, sur le tapis de coton. Elle avait étourdi Phil avec une chaise, dégagé Rita et appelé au secours. Les gendarmes accouraient. Il y avait foule autour de la maison. Ce spectacle ne nous concernait pas. Il me semble avoir, dès la première minute éprouvé une sorte de honte. Cette île vit dans la paix sans nuage. L'été, elle subit les touristes, mais l'hiver elle a droit au repos, à ses mœurs, à sa pruderie. Si nous venons pour y semer le désordre, c'est que l'Occident ne comprend plus rien à rien... Un peu plus tard, on nous a dit que Phil s'était échappé dans la montagne avant l'arrivée des gendarmes. Rita était chez le médecin du village avec Claire. On voulait organiser une battue.

24 Février.

C... a tenté de voir Claire M... qui a refusé. Elle se calfeutre chez le médecin en attendant qu'on ait retrouvé

son mari. Hier, le *Saronis* a emporté vers le Pirée, Rita sur un brancard. Elle n'est pas sérieusement blessée mais la commotion a été forte. Un troupeau de commères l'a accompagnée jusqu'au bateau. On piaillait ferme, on pleurait un peu pour cette enfant qui semblait dormir, livide, sur son oreiller blanc. Spiro est venu nous expliquer que la vie de Rita était gâchée, que plus un homme de l'île ne voudrait l'approcher. Il fallait qu'elle aille habiter loin, loin, au moins au Pirée si elle voulait se faire oublier et trouver un fiancé. C'était là le drame, le vrai drame. Quant aux gendarmes, ils sont six pour fouiller toute l'île. C'est peu et malgré leur indignation, les pêcheurs ne se montrent pas très empressés à les aider. Chacun a quelque occupation urgente. Je ne pense pas qu'ils aient peur, mais la police est payée pour cela. Pas eux. Aucune barque n'ayant été volée, Phil ne peut pas avoir quitté Spetsai. Et il ne peut pas non plus vivre longtemps dans la pinède ou sur les plages de l'autre versant : il n'y a pas d'eau, pas une seule source, pas le moindre ruisselet. S'il ne veut pas mourir de soif, il lui faudra bien sortir de sa tanière. Cette certitude excuse la paresse de tous. Le ciel se chargera de faire justice.

25 Février.

Nous y avions pensé en même temps et ce qui est mieux sans nous le dire. Ce matin, nous sommes partis à l'aube pour la chapelle du prophète Elie. La mer était rouge et calme comme un lac. L'aveugle nous a croisés comme nous redescendions sur l'autre versant. Cette fois je crois qu'il a dit : « Kali méra ! Kalos, kalos ». (1) Je ne sais pas si nous sommes si gentils qu'il le croit, mais quelque chose nous empêche de dormir : la pensée de cet homme qui meurt de soif dans la pinède. Ou dans la petite chapelle était, naturellement : sale, couvert de résine, les lèvres

(1) Bonjour... (?)

craquelées, le nez pincé. C... lui a donné le lait et le pain que nous avions emportés. Il a bu et mangé sans dire un mot.

— Il faudra vous rendre au gendarme, ai-je conseillé.

— Est-ce que Claire est encore dans l'île ?

— Oui, elle se cache chez le médecin.

— Alors, je ne me rendrai pas. Je veux qu'elle parte. Je ne veux plus jamais la revoir.

— Pourquoi ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Il ne faudra pas compter sur nous pour venir vous ravitailler tous les jours. On va vous découvrir.

— Jamais. J'ai bien réfléchi à tout cela. Quand Claire sera partie, je me rendrai.

Il n'y avait rien d'autre à tirer de lui. J'étais agacé. Nous l'avons quitté sans lui promettre de revenir le lendemain. Il est resté couché sur le sol de terre battue, nous regardant de ses yeux fiévreux et fous.

Au retour C... a vu Claire chez le médecin. Elle dort sur le lit de consultation dans la petite pièce qui domine le port. De là, elle peut voir les groupes d'hommes et de femmes qui discutent. Elle sait qu'on parle d'elle et de Phil, que si elle apparaissait brusquement, tout le monde se tairait. C... lui a rapporté ce qu'a dit son mari. Elle a pleuré et juré qu'elle ne s'en irait qu'avec lui.

26 Février.

Nous l'avons trouvé ce matin pendu dans la chapelle. Les gendarmes partent avec une civière pour le ramener. Les langues vont bon train sur la Dapia. Chacun donne son opinion. Peut-être se seraient-ils tous mis en chasse si Rita était née dans l'île. Mais elle vient de la côte, de Kranidi. Et puis, elle avait accepté d'être servante, ce qu'aucune Spetsiote ne voudrait, préférant mourir de

faim. Dans cet orgueil dur et borné, je voudrais ne voir qu'une belle fierté remontant à l'époque où Spetsai était une île de corsaires dont les maisons étaient tenues par des esclaves. Le léger dédain que les femmes affichent pour Rita sert en tout cas la détresse de Claire. On ne l'a pas écharpée. Elle est partie avec les gendarmes pour défendre Phil. Ils le ramèneront, mais c'est dans nos yeux à C... et à moi que demeurera l'atroce image de ce matin : le corps longiforme se balançant à la poutre centrale de la chapelle et le visage aux yeux révulsés, à la bouche ouverte d'où pendait une langue noirâtre. J'ai touché sa main glacée. Qu'espérait-il de cette sorte de suicide ? Un dernier hommage à son obsession ? En ce cas, c'était raté. Il est possible que ce soit une légende de plus sur les pendus.

27 Février.

Claire est partie. Le corps l'accompagne. Nous sommes allés jusqu'au môle avec elle qui ne pleurait plus. On s'est écarté de nous. Elle nous a embrassés avant de grimper très vite sur le pont des premières. Quand le *Saronis* s'est dégagé du môle, elle a fait un signe timide de la main. Pas un au revoir. Un signe négatif : sa main ouverte passant et repassant devant son visage étroitement serré dans un foulard de soie noire.

Ayios Nikolaos, le 3 juin.

La mer de Crète s'est bien montrée à la hauteur de sa réputation. De l'île de Karpathos à Sitea, puis de Sitea à Ayios Nikolaos, l'*Andros* a bravement supporté une vraie furie sous un ciel sans nuage. Mais la côte valait cette tempête : belle, terrifiante, de roc plongeant dans l'écume. La grâce grecque avait disparu, nous entrions dans la force et la violence. *L'Andros* haletait, prenant tout par le flanc et roulant comme un bouchon sur ces vagues profondes qui s'écrasaient contre tribord. La baie d'Ayios

Nikolaos a été la bienvenue. Le vapeur est entré en marche arrière dans le petit port, accostant avec difficulté sous le vent. Notre premier crétois est venu prendre la valise et nous a conseillé de déjeuner sur l'agora.

— Là, au Rififi, c'est trop cher, a-t-il dit en désignant du doigt une taverne qui donne sur le quai.

En grosses lettres, on pouvait lire, en effet, PIQIQI. Nous avons ri. Cela rappelait un film célèbre. Le plus curieux est qu'il s'agissait bien de ce film. Le restaurant s'est baptisé Rififi après le passage des cinéastes qui ont tourné « Celui qui doit mourir », d'après « Le Christ Recrucifié ». Et le metteur en scène n'était autre que Jules Dassin, l'auteur de « Du rififi chez les hommes ». Il semble que la première fierté d'Ayios Nikolaos soit d'avoir servi de décor à la reconstitution du roman de Kazantzaki. Notre porteur n'a cessé d'énumérer au passage les maisons repeintes par les cinéastes, l'escalier reconstruit pour une grande scène d'amour entre Manolos et... C'était accablant. On avait violé Ayios Nikolaos avant nous.

Nous avions une lettre pour un médecin. Notre porteur est allé le chercher. Le Docteur Z... est venu nous rejoindre au café, un livre sous le bras. Homme jeune et timide qui n'a quitté la Crète que pour faire ses études à Athènes. Il avait déjà, tout prêt, un plan de campagne pour nous : visites à Gournia, Ierapetra et Kritsa. Machinalement, pendant qu'il parlait, j'ai retourné son livre. C'était « Le Serpent à plumes » de D. H. Lawrence dans une édition allemande.

— Je ne lis pas bien l'anglais ni l'italien, a-t-il dit en souriant. Mais je comprends facilement l'allemand. Un ménage de peintre m'a prêté ce roman. Elle est américaine, lui est allemand. Ils se sont mariés tout récemment en Grèce et sont venus ici. Ils habitent sur le port depuis un mois, une petite maison que leur a prêtée le maire du pays. Vous devriez les voir, ils sont très intéressants. Je

crois que la jeune femme parle très bien le français. C'est elle qui a révélé Lawrence à son mari. Ils en parlent sans cesse et j'ai dû demander à le lire pour être de plain-pied avec eux. Vous connaissez cet auteur ?

— J'ai dit oui en regardant C... Nous avions la même pensée. C'était pourtant absurde, inepte, incroyable même. J'ai demandé au Docteur Z... si l'allemand peignait des paysages. Il a ri avec gêne et s'est penché vers mon oreille pour murmurer :

— Non. Pas du tout. Il peint des choses impossibles. Enfin, une chose impossible. Toujours la même, sous des aspects différents et à des moments d'inspiration différents... Vous me comprenez.

J'ai précisé le mot et il a rougi, puis retourné le livre, pour en cacher le titre. C'était donc vrai. Il fallait croire à l'incroyable. Je n'étais plus si pressé de voir Gournia et Kritsa. Claire me paraissait bien plus importante.

— Où sont-ils exactement ? Je crois que nous connaissons la jeune femme et je voudrais leur faire une visite.

— Oh ! en ce moment ce ne doit guère être possible. Hans est un peu... fatigué. Il fait la sieste. Ce matin, il a terriblement bu avec les pêcheurs sur le port. Je vous les ferai rencontrer ce soir. En attendant, il y a sur l'agora un taxi libre qui pour cent cinquante drachmes vous conduira à Gournia et à Ierapetra. Je vous attendrai sur l'agora, dans ce café et nous irons dîner au Rififi.

Nous avons distraitement visité Gournia battu par un vent fou. C... m'a rappelé la conversation du gardien et de Kazantzaki dans « Alexis Zorba ». Je l'avais oubliée et le gardien avait changé. Ce n'était plus un désespéré mais un jeune homme blond en blue-jeans qui acceptait des cigarettes et nous attendait au pied de la ville morte. Entre les pierres, gisent encore des morceaux de jarre. J'ai trouvé une anse. Il y a cinq mille ans un artisan avait poli cet arrondi. De quoi beaucoup rêver. Le chauffeur de taxi nous a dit :

— Des pirates habitaient Gournia. Ils volaient tout et cachaient leurs trésors sous terre : en fouillant bien, on devrait trouver, mais c'est interdit. Les murettes s'écrouleraient. Il faudrait venir la nuit, et la nuit tout le monde a peur. A cause du vent.

Nous avons dû marcher courbés pour n'être pas emportés comme des fétus. Tous les arbres, sur cette portion de la côte, poussent en oblique et leur feuillage est rebroussé. On les croirait pétrifiés par la foudre. Ierapetra ne répondait en rien à l'image glorieuse que nous avait peinte un crétois d'Athènes. « Si vous allez en Crète, ne manquez pas Ierapetra. C'est la perle de l'île. » La perle est un bidonville au bord d'une plage de cailloux gris. Certes, le décor est sublime, mais comment le verrait-on, entre les ruelles étroites et sordides où triomphe la saleté crétoise ?

Au retour, à Ayios Nikolaos, nous sommes allés prendre un raki sur l'Agora où passaient de vieux Crétois en braies, ceinture rouge et mouchoir noué autour du crâne. C... était très déçue : ils n'avaient pas de couteaux à la ceinture et ils paraissaient plutôt cacochymes, ces fiers brigands. Quelques jeunes portaient encore des bottes et arboraient d'admirables moustaches comme les pilotes de la R.A.F., mais on se dépouille visiblement du passé. La Crète secoue ses vieilleries. Le Docteur Z... est arrivé avec une cravate flambante. Lui-même n'a plus de moustaches.

— Les voilà ! a-t-il dit. Je vais leur demander de venir boire un raki avec nous.

Il s'est levé pour appeler Hans et Claire. Car c'était bien elle, accrochée au bras d'un géant brun, aux cheveux longs, à la barbe d'artiste, aux yeux brillants injectés d'alcool. Ils se sont approchés. Elle n'avait absolument pas changé : toujours ce même air timide, doux et craintif, cet air de victime qui nous avait tellement trompés. Puis, soudain elle nous a reconnus : son petit visage s'est

crispé d'effroi. Elle a retenu l'homme par le bras et a presque crié en mauvais allemand :

— Je ne veux pas voir ces gens-là.

Il s'est laissé entraîner sans difficulté avec un geste las du bras. Le Docteur Z... a voulu courir après eux. Je l'en ai empêché.

— Elle ne veut pas nous voir. Ne la forcez pas.

— Mais c'est une insulte !

— Non. Une précaution.

Puis, toute la soirée, au Rififi, nous avons parlé des mantes religieuses et des serpents à plumes.

Michel DÉON.

Paul SERANT.

LA RÉVOLUTION NATIONALE PORTUGAISE

On a souvent insisté en France sur ce que Salazar devait à Charles Maurras ; et le Président du Conseil portugais a lui-même déclaré que la pensée de l'auteur de *L'avenir de l'intelligence* avait eu une grande influence sur sa propre pensée. Mais s'il est vrai que l'empirisme de Salazar s'accorde bien avec la doctrine de Maurras, il convient pourtant de noter que Salazar a toujours insisté sur la nécessité d'un changement de mentalité préalable au changement des institutions. « On a tout réformé », écrit-il en 1909, à l'âge de vingt ans, « sauf ce qu'on aurait dû réformer en premier lieu : l'Homme. Etant à l'origine de toutes les réformes, c'est lui qu'on aurait du penser à amender tout d'abord au moyen d'une éducation solide et complète englobant son développement physique, sa formation morale et sa culture intellectuelle ». Et d'ajouter aussitôt : « En ce qui concerne particulièrement cette dernière, il est inutile, je crois, d'invoquer la nécessité d'une réforme de l'instruction. Certes, nous en avons eu beaucoup, mais elles se sont révélées inutiles, parce que portant toujours sur les seuls programmes, elles ont négligé presque totalement les méthodes. »

Les méthodes d'instruction, ou plus exactement, d'éducation, ont retenu l'attention de Salazar dès qu'il fut amené à enseigner. Dans sa réponse aux enquêteurs de

1919, il précise qu'avant ade venir à Coimbra, il a d'abord été dans un collège où l'on s'efforçait d'adapter au Portugal les méthodes britanniques, telles qu'elles avaient déjà été adaptées en France par E. Demolins, à l'Ecole des Roches. « J'étais convaincu, dit Salazar, que le problème national — comme en France, comme en Italie, comme en Espagne — était un problème d'éducation, ou que tout au moins, à la base de toutes les questions, nous allions rencontrer une formation déficiente du Portugais, et que par conséquent, il servirait de peu de changer les gouvernements ou les régimes, si nous n'entreprenions pas, en premier lieu, de changer les hommes. Ce qu'il fallait, c'était des hommes : il était nécessaire de les éduquer ».

Que reprochait donc Salazar aux méthodes d'éducation en vigueur dans son pays ? D'abord, de ne viser qu'à la formation *intellectuelle* de l'individu, de n'être centrées que sur l'instruction, au lieu d'envisager le développement intégral et harmonique de toutes les facultés. En particulier, rien n'était fait pour cultiver et épanouir la sensibilité de l'adolescent. « Tant bien que mal, on se préoccupe de l'intelligence et de la volonté : personne n'estime de son devoir de s'intéresser au cœur humain, et c'est comme si celui-ci n'existait pas, dans ses aspirations suprêmes au Vrai, au Beau et au Bien, et comme s'il n'était pas, en fin de compte, le centre de la vie psychique de l'individu. » L'homme dont on n'oriente pas la vie affective risque d'être voué à la vulgarité. Mais cette formation de la sensibilité doit être virile : « Il est nécessaire de mettre l'enfant en mesure de résister aux difficultés et aux souffrances de tout ordre qu'il devra nécessairement affronter dans la vie. »

Absorbé par les tâches du pouvoir, Oliveira Salazar n'a pas pu se consacrer exclusivement à la réforme de l'éducation comme il eût souhaité le faire. Mais il importe au plus haut point de comprendre que son action politique est née de sa réflexion première sur les problèmes de l'éducation. La Révolution nationale entreprise par Salazar réside d'abord dans une volonté de transformer la mentalité générale ; c'est cette transformation de la mentalité qui seule peut donner son sens à la transformation des institutions et des structures. Autrement dit : la révolution, toute révolution politique, économique et sociale est finalement vouée à

l'échec si elle ne tire sa force d'une révolution spirituelle.

La révolution spirituelle implique en premier lieu que les hommes, ou tout au moins les plus doués d'entre eux, retrouvent ces grandes certitudes que la diffusion de l'esprit philosophique du siècle des Lumières avait ébranlées dans l'esprit public. « On avait nié Dieu, la certitude, la vérité, la justice, la morale, tout cela au nom du matérialisme, du scepticisme, du pragmatisme, de l'épicurisme et de mille systèmes confus ; on a créé ainsi un vide qui n'a pu être comblé. Or, la négation, l'indifférence, le doute ne peuvent être des sources d'action, et la vie est action. »

Nous avons vu le rôle essentiel que joue la foi chrétienne dans la vision du monde de Salazar. Mais la foi ne l'a pas conduit à un « surnaturalisme » qui l'eût amené à perdre de vue les réalités humaines. Tout en marquant fermement que l'éducation ne doit pas être religieuse, il ajoutera que la religion seule ne saurait répondre à tous les problèmes de l'éducation : « Elle (la religion) sera comme une lumière qui brille dans le ciel, indiquant une direction et fixant des limites. Mais, pour ce qui est des chemins de la vie, nous devons les découvrir au prix de notre intelligence, dans l'effort, dans la douleur, les yeux fixés sur les étoiles et les pieds reposant fermement sur la terre. En d'autres termes : l'éducation est une œuvre humaine qui peut être puissamment aidée par la foi, mais qui, à mon sens, n'est et ne peut être exclusivement religieuse ». Et de même, après avoir proclamé que le nouvel Etat « ne discute pas Dieu », Salazar ajoute aussitôt que, pas davantage, il ne discute la Patrie.

« Nous ne discutons pas la Patrie, c'est-à-dire la Nation dans son intégrité territoriale et morale, dans sa pleine indépendance, dans sa vocation historique. Il en est de plus puissantes, de plus riches, peut-être de plus belles ; mais celle-ci est la nôtre, et jamais aucun enfant au cœur bien formé n'a désiré être le fils d'une autre mère ». La Révolution doit rendre aux Portugais rongés par le scepticisme et l'individualisme le sens du bien commun; l'amour de la patrie est pour Salazar le chemin le plus sûr à cet égard. Il ne faudrait pas en conclure qu'il préconise un culte aveugle de la Nation considérée comme un absolu. Il a dénoncé le danger d'un nationalisme qui

prétendrait ressusciter à n'importe quel prix la splendeur du passé : « J'ose dire que nous sommes excessivement prisonniers de la mémoire de nos héros (jamais d'ailleurs assez chéris et vénérés) excessivement esclaves d'un idéal collectif qui tourne toujours autour de gloires passées et d'héroïsmes inégalables. Notre passé héroïque pèse trop sur notre présent ». Il n'a même jamais songé à entretenir le peuple portugais dans une tension collective que d'autres ont volontiers exaltée, mais qui lui paraît inhumaine et de ce fait, peu souhaitable. « Je pense, en effet — dira-t-il — que la fièvre et l'exaltation permanentes dans lesquelles certains régimes maintiennent les peuples sont choses malsaines et peu naturelles. Il n'est pas naturel non plus d'exiger de tous les hommes, à chaque instant, un effort héroïque ». Il est d'ailleurs évident que, depuis trente ans qu'il assume les destinées du Portugal, Salazar n'a jamais cédé à la tentation d'une « politique de grandeur », que celle-ci soit jacobine ou réactionnaire. S'il a, en toutes occasions, défendu l'indépendance et l'intégrité de la nation, jamais il n'a songé à l'engager dans une aventure, jamais non plus il n'a formulé de revendications territoriales vis-à-vis d'une autre puissance. On peut même dire qu'il y a, chez l'homme qui déclare vouloir « apprendre aux Portugais à *vivre habituellement* » une certaine défiance des aventures collectives.

Le *nationalisme* dont Salazar a fait la pierre angulaire de sa doctrine est en fait notablement différent de ce qu'on désigne communément par ce mot. On sait que, dans un message de Noël 1954, le Pape Pie XII a condamné l'Etat nationaliste, « germe de rivalités et source de discordes ». Or, comme l'a remarqué M. J. Ploncard d'Assac « lorsque les services de presse du Vatican envoyèrent au Portugal le texte du Message pontifical, ils n'employèrent pas dans leur traduction l'expression *estado nacionalista,* qui aurait été la traduction littérale d'*Etat nationaliste,* et aurait pu sembler porter condamnation du régime du Dr Salazar, qui se proclame justement nationaliste ; ils forgèrent le néologisme nécessaire : *estado nacionalistico* (nationalitaire) et ce fut le terme qu'employa tuute la presse portugaise ». (1) Salazar a d'ailleurs insisté sur le fait que c'est en mainte-

(1) Cf. La Nation française, 23 mai 1957.

nant sa personnalité propre qu'une nation est à même « d'apporter une contribution active et utile à l'œuvre de civilisation dont profite en commun l'humanité ».

Le nationalisme ne s'oppose pas pour Salazar à la solidarité internationale. Il n'implique aucune intention agressive, ni même aucun mépris envers les puissances étrangères. Il est seulement le sentiment qui fait prendre conscience à tous les Portugais de leur « être collectif » — à tous les Portugais, qu'ils soient de la Métropole ou des Provinces d'outre-mer. On sait en effet que, depuis l'*Acte colonial* par le Gouvernement portugais en 1930 — Salazar étant alors ministre des Colonies par interim — les anciennes colonies portugaises sont devenues provinces du Portugal. « L'Angola, le Mozambique ou l'Inde », rappelait un jour Salazar, « sont sous l'autorité unique de l'Etat, exactement comme le Minho ou la Beira ». Le sentiment nationaliste tel que le Chef du Gouvernement l'exalte doit donc logiquement resserrer les liens entre les riverains de l'Atlantique et les autochtones de l'Angola, de Goa ou de Timor. Nous montrerons ultérieurement comment le Portugal de Salazar envisage les problèmes des ex-colonies, comment sa doctrine nationaliste s'harmonise avec une politique d'alliance et d'amitié avec certaines puissances, et comment elle peut impliquer la notion de solidarité occidentale. Mais nous croyons avoir déjà montré que lorsque Salazar dira, par exemple : « Rien contre la Nation, tout pour la Nation » ses paroles ne doivent pas recevoir un sens agressif qu'elles n'ont pas.

Si l'on veut que le nationalisme soit autre chose qu'un sentiment abstrait, un vague substitut aux idéologies aussi dépourvu de substance qu'elles le sont elles-mêmes, il convient que l'Etat favorise l'épanouissement des communautés naturelles par lesquelles l'individu se relie à la réalité nationale. La révolution nationaliste de Salazar devait donc s'affirmer comme anti-individualiste et familiale. Salazar reproche au libéralisme du XIXe siècle d'avoir créé « le *citoyen*, individu déraciné de la famille, de la classe sociale, de la profession, du milieu naturel, de l'agrégat économique », et de lui avoir donné « le droit facultatif d'intervenir dans la constitution de l'Etat. C'est donc — ajoute-t-il — dans ce citoyen qu'a été placée la source de la Souveraineté nationale ». A cet individu isolé, l'esprit du régime por-

tugais oppose l'homme situé dans son cadre normal, dans ses activités concrètes et dans son milieu vital.

La politique familiale de Salazar a été souvent jugée rétrograde. On lui a particulièrement reproché d'avoir parlé du travail féminin en ces termes : « Dans les pays et dans les endroits où la femme mariée partage les travaux de l'homme — dans les fabriques, dans les ateliers, dans les bureaux, dans les professions libérales — l'institution familiale, pour laquelle nous luttions, convaincus qu'elle est la base d'une société bien organisée, risque de tomber en ruines ». Conformément à ses principes, il a promulgué une loi qui empêche les femmes mariées d'être infirmières ou d'être employées au Ministère des Affaires Etrangères. Mais, dans une de ses conversations avec Christine Garnier, le Président reconnaissait qu'on pouvait difficilement « briser cette vague d'indépendance féminine qui déferle sur le monde » et que « tous ses efforts pour amener la femme aux ancennes façons de vivre demeurent à peu près vains » ; il ajoutait cependant qu'il continuerait à lutter contre l'indépendance des femmes mariées. Dans ce domaine, Salazar n'hésite donc pas à s'affirmer à contre-courant des idées et des sentiments contemporains. Il en est de même lorsqu'il défend la propriété privée et l'héritage comme conditions essentielles de l'autonomie familiale, et lorsqu'il condamne les formes modernes de vie collective. « Nous ne nous intéressons pas aux grands phalanstères, aux constructions colossales pour ouvriers, avec leurs restaurants, leur annexe et leur table commune. Tout cela peut servir pour les rencontres *accidentelles* de la vie, pour les populations déjà semi-nomades de la civilisation actuelle ; mais nous autres, étant donné notre esprit d'indépendance, et pour la sauvegarde de notre honnête simplicité, nous préférons la petite maison indépendante, habitée el pleine propriété par une seule famille ».

Nous voyons ici l'esprit de la Révolution nationale portugaise coïncider étroitement avec une volonté de maintenir un mode de vie hérité du passé. Et l'on peut s'interroger à la fois sur les chances d'un tel maintien et sur sa légitimité. Chacun sait que, depuis toujours, les hommes aspirent plus ou moins au changement, et qu'ils accordent aisément à la nouveauté un préjugé favorable. En particulier dans un monde où la presse,

la radio, la télévision portent immédiatement les changements intervenant dans tel pays à la connaissance des autres pays, on voit mal comment il serait possible de maintenir une population dans des formes de vie devenues archaïques. D'autre part, il faut voir ce qui, dans les transformations de la vie moderne est né non pas d'une volonté de substituer tel style de vie à tel autre, mais de la pression matérielle. Le travail féminin, par exemple, est apparu lorsque l'industrialisation et le développement de la bureaucratie ont augmenté les besoins de main-d'œuvre et de personnel, tandis que l'économie nouvelle ne permettait plus au chef de famille d'assurer seul la subsistance de son foyer. Toute tentative de maintien de structures sociales archaïques risque donc à la fois de créer un sentiment de « frustration » chez les individus et de retarder l'adaptation nécessaire de la société aux nécessités et aux besoins nouveaux.

On reconnaîtra pourtant que les pays qui ont poussé très loin la modernisation des structures s'efforcent aujourd'hui de favoriser le retour à des formes moins inhumaines de vie quotidienne, et que le développement des grandes agglomérations a créé notamment un problème de la condition féminine dont de nombreuses enquêtes ont montré la gravité. Si donc on trouve trop catégorique les affirmations de Salazar sur les bienfaits de la vie patriarcale, que l'on n'oublie pas non plus les méfaits nés dans d'autres pays que le Portugal — et notamment dans le nôtre — de l'éclatement fréquent de la cellule familiale. Il faut aussi songer que les problèmes du Portugal ne sont pas ceux des pays hautement industrialisés ; et si Salazar parvenait à éviter les plaies sociales créées dans d'autres pays par le passage d'une économie ancienne à une économie nouvelle, on pourrait difficilement ne pas lui donner raison.

On se demandera sans doute si pareil souci de préserver des structures anciennes est compatible avec l'esprit d'une révolution ; bref, si la Révolution nationale du Portugal mérite le nom de révolution. Il est bien certain que, dans une persepective sarxiste, c'est de contre-révolution, et non point de révolution qu'il faudrait parler. Dans une perspective marxiste, et aussi sans doute dans une perspective réactionnaire : l'école maurassienne a salué dans l'action de Salazar une « contre-révolution victorieuse ». Mais s'il emploie le

terme de révolution pour désigner son œuvre, Salazar précise qu'il s'agit d'une « révolution des âmes », d'une « révolution dans la paix ». Les mots *Révolution nationale* doivent donc être entendus comme signifiant une volonté de transformation et de rénovation.

Avant même d'examiner les réalisations du régime de Salazar, et les résultats obtenus par lui, il est un changement que nul observateur impartial ne saurait contester : c'est le remplacement d'un état de discorde et de guerre civile par un état de calme général de la nation. On a noté que ceux des Espagnols qui nourrissent les plus vifs sentiments d'hostilité à l'égard du Général Franco ne voudraient pas d'un nouveau régime, si celui-ci devait naître dans des convulsions aussi atroces que celles des années 36-39. Le Portugal d'avant Salazar n'a pas connu de guerre civile du même type que celle qui a ensanglanté l'Espagne. Mais depuis la Constitution de 1820, suivie deux ans plus tard par la proclamation de l'indépendance du Brésil, le Portugal n'avait cessé de vivre dans l'agitation politique. La guerre civile de 1820, née de la lutte entre les deux candidats au trône, Don Miguel et Don Pedro, se termina par la victoire de ce dernier ; mais celle-ci ne mit pas fin aux rivalités des partis, dominées d'ailleurs par la lutte des catholiques et des francs-maçons. L'aube du vingtième siècle devait être marquée par une recrudescence de troubles ; en 1908, le roi Carlos est assassiné ; deux ans plu stard, son fils Manuel, qui lui avait succédé, est renversé ; après quelques années de désordre, Sidono Pais érigeait une dictature antiparlementaier, mais il était lui aussi victime un an plus tard d'un assassin. L'entrée dans la guerre aux côtés des Alliés ne mit pas fin aux troubles intérieurs : elle n'eut, semble-t-il, d'autre résultat que d'appauvrir davantage encore un pays déjà terriblement éprouvé. Au total, entre 1910 et 1926, le Portugal a connu quinze révolutions violentes, avec seize Présidents de la République et plus de cinquante gouvernements.

Il importe donc, si l'on prétend juger l'œuvre de Salazar, de tenir compte de ce qui l'a précédé. Certains voyageurs disent que le Portugal d'aujourd'hui donne une impression d'ennui et de monotonie : est-il équitable d'oublier à quoi le régime actuel a succédé ? Il serait faux de croire que les troubles dont nous parlons

n'étaient que des révolutions de palais, sans répercussions pour l'ensemble du peuple : entre 1910 et 1926, notamment, les prisons regorgèrent sans cesse de détenus politiques appartenant à toutes les classes de la société, et l'effondrement de la monnaie éprouvait en premier lieu les éléments pauvres. Un peuple à ce point victime des méfaits du désordre ne saurait méconnaître les bienfaits de l'ordre.

C'est aussi, croyons-nous, en songeant à cette longue période de troubles civils qu'il faut apprécier le ton sévère d'Oliveira Salazar lorsqu'il affirme son autorité. « Que le pays obéisse lorsque j'ordonnerai... ». De telles paroles sonnent fâcheusement à certaines oreilles occidentales. Ne serait-il pas facile d'en trouver d'analogues dans les discours que tel ou tel présidents des grandes démocraties prnnoncèrent au lendemain de troubles graves, ou dans des périodes où la paix était en danger ?

Il est vrai que Salazar croit de toute son âme aux bienfaits de l'autorité, et que sa Révolution nationale se caractérise par une limitation imposée à certaines libertés. Mais, là encore, il faut tenir compte des conditions particulières qui sont celles de la vie portugaise. Le Portugal ne possède pas de traditions démocratiques semblables à celles des pays anglo-saxons ou même de la France. Si l'on tient compte de ce fait, on comprend que Salazar puisse dire : « Nous ne vivons pas en dictature, mais avant nous, et durant des dizaines d'années — reconnaissons-le avec tristesse — les dictatures ont été la forme courante de notre vie politique, et nous les avons vues alterner ou se succéder sans interruption sous des formes diverses : dictature des gouvernements — toujours la meilleure ; dictature des partis — la plus irresponsable ; dictature de la rue — la plus turbulente la plus tragique ».

On peut admettre l'analyse de Salazar à propos de ces diverses dictatures, et s'étonner, cependant, qu'il puisse dire que son régime n'en est pas un. Avant d'aborder cette question du caractère exact du régime portugais, rappelons seulement que Salazar n'eut jamais pu accomplir son œuvre de redressement s'il n'avait obtenu des pouvoirs exceptionnels. Et il y a fort à parier que beaucoup de ses critiques actuels ont accueilli son accès au Gouvernement avec quelque soulagement.

La Révolution nationale portugaise n'a pas interrompu le cours d'une démocratie paisible et prospère, elle est intervenue dans une période de désordre et d'effondrement économique. « Libérer le pouvoir des clientèles partisanes ; placer au-dessus de tous les intérêts l'intérêt de tous : l'intérêt national ; rendre l'Etat inaccessible à la conquête des minorités audacieuses et le maintenir en contact permanent avec les besoins et les aspirations du pays ; organiser la Nation de haut en bas, avec les différents facteurs de la vie collective, de la famille aux corps administratifs, et aux corporations morales et économiques, et intégrer tout cela dans l'Etat, qui en sera ainsi l'expression vivante, voilà — dit Salazar, — qui est donner réalité à la souveraineté nationale ».

Il est trop évident qu'un Etat sans cesse déchiré par les luttes des partis, et sans cesse exposé à la pression des « minorités audacieuses » n'était pas un Etat véritablement démocratique.

Paul SERANT.

Willy de SPENS.

LA VENDÉE CONTRE LA GUERRE

Messieurs de Cassagnac, les Cassagnacs de 1872 et de 1960, si prompts à battre le cadavre des volontaires de l'An II, ne nous parleront jamais de la Vendée. La Vendée gêne ; on ne l'oublie pas, on tourne d'un doigt distrait cette page de notre histoire que poisse le sang des hommes libres. N'ont-ils pas mauvaise mine ces grossires rustres, avec leurs Sacré-Cœur et leur chapelet, auprès des volontaires de l'An II ? Ils n'ont pas droit à la tendresse de Rimbaud : le « million de Christs aux yeux sombres et doux », ce n'est pas eux ; les « morts de quatre-vingt-treize », ce ne sont pas les femmes et les enfants écrasés sous les pieds de chevaux, ni les prisonniers massacrés, mais leur bourreaux. Les morts de Valmy et de Marengo avaient combattu pour la liberté ; ceux de Savenay s'étaient battus pour rien.

Les Vendéens et les Chouans refusaient le bonheur, qui était alors « une idée nouvelle en Europe ». Ils prétendaient même en frustrer les autres. « Parfois, héroïques, souvent cruels, mais victimes de leur naïveté, jouets entre les mains des prêtres et des nobles » : ainsi les juge-t-on, le plus souvent. « Les Bleus, *affirme Balzac, qui se disait pourtant monarchiste,* appuyés sur le présent qu'ils dominent, ruinent le passé, mais au profit de l'avenir », *tandis que le partisan royaliste* « accroupi sur les décombres... veut faire du passé l'avenir. » Cathelineau, le marguillier qui a mangé du lion, Stofflet

le soudard, La Rochejaquelein l'enfant de chœur devenu enragé, Charette le coureur de cotillons, quelles pauvres figures en regard de Hoche, ce chevalier des temps modernes, si généreux, si probe, et quelle suprême élégance jusque dans ses liaisons avec de belles aristocrtes ! Ces gens qui encombrent l'Histoire, on les enterre avec le sourire indulgent et compatissant que l'on prend aux obsèques de l'idiot du village que le garde-chasse a abattu par accident, tandis que le drôle posait des pièges à lapins.

La révolte de l'Ouest fut d'abord une révolte paysanne. L'homme des champs n'aime pas s'éloigner de son clocher ; le village est sa vraie patrie. Il travaille seul, il vit seul avec sa famille, comme un renard dans son terrier. Pour lui, la guerre n'a pas de sens. Elle en avait moins encore en 1793 qu'aujourd'hui, puisque, Dieu merci ! on s'est chargé de lui apprendre, à l'école ou par le poste de radio, qu'endosser l'uniforme est un devoir, que se faire insulter par un adjudant est un devoir, qu'aller au feu, porté par les encouragements hypocrites des civils, est un devoir, que tomber à l'ennemi est un devoir, le plus haut. Pour les hommes de l'Ouest, en 1793, le bonheur n'était pas une idée nouvelle. Ils sasavaient que le bonheur n'est pas une idée, mais un état, le plus ancien de tous. Les arbres, les animaux, le soleil, un sayon, une chaumière : cela ne saurait suffire au bonheur des gens de plume ou de robe qui avaient nom Saint-Just et Robespierre ; mais les hommes de l'Ouest devaient être plus sages, puisqu'ils s'en contentaient. Sans doute, travaillaient-ils pour les nobles. Mais les privilèges avaient été abolis. Singulière duperie, d'ailleurs, que cette abolition. En fait, bien des privilèges subsisteront pendant tout le XIXe siècle et la moitié du XXe. Il n'y a pas si longtemps, le métayer payait un droit de pâturage, devait, chaque année, plusieurs journées de travail à son maître, etc... Aujourd'hui encore, le droit de chasse ne lui est pas reconnu. Si réelles que soient ces injustices, méritent-elles que l'on risque sa vie pour les abolir ? La coalition menaçait bien des Français, mais pas les paysans de l'Ouest. Les tribuns, les recruteurs leur parlaient de la liberté en péril. Mais quelle liberté ? La liberté de pensée ? Les gendelettres aiment bien que les autres se battent pour la défense de lurs écrits. Mais ces écrits n'intéressent

pas l'homme de la terre. Il serait, d'ailleurs, plus juste de dire que les gendelettres prétendent faire battre les autres pour la défense de leur carrière. « Mieux vaut mourir debout que de vivre à genoux », est un sophisme d'intellectuel. Qui est debout ? Qui est à genoux ? Quand l'un se dresse, l'autre s'agenouille, selon le régime qu'impose la victoire. Tant que sa vie et ses biens ne sont pas menacés, le paysan, qui se moque des idéologies, reste debout.

« Sois mon frère, ou je te tue », ironisait Chamfort. Il eût pu dire aussi : « Sois mon frère et viens te faire tuer avec moi ». Les hommes de l'Ouest refusaient cette fraternité. La guerre mène à la liberté, assuraient les tribuns. Mais elle y mène par des chemins qui ressemblent fâcheusement à son contraire. Les Vendéens et les Chouans ne voulaient être arrachés ni à leur famlile, ni à leur maison, ni à leurs champs. A la conscription, à l'enrôlement, à la guerre, ils répondirent par le refus d'obéissance.

Afin de préserver leur liberté, ils gagnent les bois. Les voilà gibier, fuyant devant le chasseur. Mais le gibier doit se garer en attaquant : la guerre civile est déclenchée. Pour le paysan, cette guerre a un sens, alors que la guerre à la frontière n'en avait pas. Il défend non pas de grands principes, qui lui sont indifférents, mais sa vie. Il ne pense guère au roi, et pas du tout aux nobles. S'il regrette le roi, c'est parce que la monarchie ne lui infligeait pas l'impôt du sang. Quant aux nobles, ils servent la République contre les réfractaires : Aubert-Dubayet, Canclaux, Biron, les professionnels de la guerre, continuent à manger au même ratelier, qu'importe que des mains régicides y jettent la botte de foin ! « Nous servons la patrie », affirmaient-ils sans rire. La patrie a bon dos, quand il s'agit de toucher sa solde. Ainsi avons-nous vu des militaires se mettre au garde-à-vous devant tous les chefs d'Etat, de la IIIe à la Ve République : les chefs changent, la caisse reste.

Plus que le bonheur, la nation était une idée nouvelle. Ce fut au nom de cette idée que s'organisa la répression. Toutes les atrocités de la guerre totale qui soulèvent aujourd'hui l'indignation des consciences sont rassemblées dans la campagne que les Bleus menèrent en Vendée : la guerre des gaz (en dépit de son échec), les exécutions d'otages, les massacres de femmes, d'enfants, de

vieillards, de prisonniers, les incendies de récoltes et de villages. On ne doit point, à ce propos, parler des « dures nécessités de la guerre » : ces mesures s'exerçaient sur une population exsangue et déjà décimée, prête à entrer en composition. Mais il fallait exterminer tout ce qui était Vendéen, race maudite, jusqu'aux femmes « pour qu'elles n'enfantent plus de Brigands » (Westerman). Cela a un nom : le génocide. Ceux qui se réclament des grands ancêtres devraient savoir qu'ils ont un cousin germain, issu, comme eux, des Conventionnels et, plus particulièrement, de Lazare Carnot; le Hitler d'Oradour, des pogroms et des fours crématoires.

On objectera, sans doute, que la guerre civile peut faire excuser de tels excès. Pourquoi des soldats en uniformes épargneraient-ils ce paysan d'apparence inoffensive qui, tout à l'heure, ramassera peut-être la canardière qu'il garde dissimulée sous un fourré pour leur lâcher un coup de feu ? Ou cet enfant, puisque des enfants servent d'estafettes ? Ou cette femme, puisque les femmes jouent le rôle d'agents de renseignements, informent les Blancs de la présence des détachements républicains et favorisent les embuscades ? Pourquoi respecteraient-ils les récoltes qui nourrisent l'ennemi, les toits qui les abritent ? Si vous élevez une telle objection, il vous faut condamner les maquisards et les fellaghas et absoudre Oradour. Si vous condamnez Oradour, il faut condamner aussi, avec les généraux qui commandèrent dans l'Ouest, les Conventionnels qui donnèrent les ordres de massacre et d'incendie : c'est-à-dire tous les Conventionnels, car aucune voix ne s'éleva pour protester à la tribune de l'Assemblée, pas même celle de Lazare Carnot, Carnot, dont par un juste retour, le petit-fils mourut sous le couteau d'un assassin.

« M. de Frotté, *écrit Chateaubriand*, eut la noble imprudence de se rendre à une conférence où on l'attira sur la foi d'une promesse ; il fut arrêté et fusillé. Peu de temps après, Toussaint-Louverture fut enlevé également par trahison en Amérique et étranglé dans le château où on l'enferma en Europe ». Le rapprochement entre l'insurgé chouan et le partisan noir n'a rien d'arbitraire. Les gens de l'Ouest, les Bretons surtout, participant mal à la communauté française, ce qui était leur droit (puisque la nation n'existait pas avant 1789), resté catholiques, rebelles à l'enrôlement, considéraient les

soldats bleus comme un envahisseur étranger. Les campagnes républicaines en Vendée présentent, dans leur principe, par leur violence, tous les caractères de l'expédition coloniale. Le général Savary qui, nommé commandant de l'armée d'Algérie, en 1836, « effraya par ses rigueurs les indigènes », ne fit que marcher sur les traces des Rossignol, des Turreau, des Westerman. On répliquera que le « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », ne saurait être revendiqué par les provinces de l'Ouest, qu'il ne faut pas confondre le légitime combat pour l'indépendance avec les menées séparatistes. C'est oublier que les provinces de l'Ancien Régime jouissaient de libertés dont nous avons perdu jusqu'au souvenir. L'Hôtel des Monnaies, à Strasbourg, n'avait-il pas eu l'audace de frapper un écu à l'effigie d'un Louis XVI au chef orné d'une corne, sans que le pouvoir central osât seulement protester ? Pendant tout le XIII[e] siècle, le Parlement de Bretagne ne resta-t-il point en lutte ouverte contre l'autorité royale ? Alors pourquoi les paysans de l'Ouest, qui s'étaient si souvent révoltés pour ne pas payer l'impôt, qui tenaient pour honorable le métier de faux-saunier, ne se seraient-ils rebellés contre un régime qui abolissait les « franchises » et prétendait les asservir à un gouvernement plus despotique encore, leur semblait-il, que celui du passé ? La monarchie les dépouillait de leurs écus, mais épargnait leur sang. La République exigeait d'eux un sacrifice combien plus cruel ! « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir », disent certains, et cela n'est pas si bête. Le sacrifice de la vie, dûment accepté, ne peut-être que le fait des intellectuels ou des mystiques. Le paysan n'est ni l'un, ni l'autre : c'est un homme qui a gardé les réactions élémentaires de l'animal. Il se porte bien, tout va bien. Il n'a guère changé depuis Virgile et ne souhaite rien d'autre que de vivre en paix avec sa femme, ses enfants, ses bêtes familières. *L'arma virumque cano* ne l'émeut guère, et l'émeut d'autant moins que la livrée du barde est, le plus souvent, portée par un gaillard plus prompt à enflammer l'ardeur des autres qu'à exposer sa propre vie. Ainsi les gens de l'Ouest, en 1793, représentaient un peuple, avec ses usages, ses dialectes, sa religion, qui n'était plus celle de la France. Au regard des Conventionnels, ils représentaient même une race qu'il fallait anéantir. On tenta de les exterminer, comme les Yan-

kees devaient exterminer les indigènes d'Amérique, on voulut pratiquer la ségrégation, comme la pratiqueront les Anglais avec les Cafres et les Zoulous. Aussi n'est-il pas abusif de parler de « guerre coloniale », avec ses massacres systématiques, ses razzias, des villages entiers livrés au pillage et aux flammes. « A force d'intrépidité, écrivit Veuillot, vingt-cinq ans plus tard, dans *Les Français en Algérie*, nos soldats montrèrent qu'ils sauraient, mieux que les indigènes eux-mêmes, supporter les difficultés du climat. Ils pénétrèrent dans des lieux, à des distances où les Turcs ne s'étaient jamais aventurés. Il n'y eut plus de repos, plus de sécurité, plus d'agriculture possible. Les moissons furent ravagées, les silos (greniers souterrains) découverts et vidés... » Les colonnes mobiles de Turreau annonçaient celles de Lamoricière et de Changarnier. L'écrasement de la Vendée peut-être considéré comme notre première victoire coloniale. Si vous condamnez les expéditions coloniales, vous condamnerez la Convention.

Vous la condamnerez d'autant plus qu'en refusant de considérer les revendications de la très grande majorité des populations de l'Ouest, la Convention témoignait d'une singulière conception de la souveraineté populaire. En votant la mort de Louis XVI, elle venait de décréter que la monarchie n'était pas de droit divin, que la seule souveraineté résidait dans le peuple. Mais, de ce peuple, des millions d'hommes sont bannis : on leur refuse le droit de pratiquer leur religion, on fait violence à leurs sentiments et à leurs principes, on leur accorde seulement, ou plutôt on leur impose le privilège d'endosser l'uniforme et d'aller se faire tuer à la frontière, « pâles du baiser fort de la liberté » (Rimbaud). Sous quels chefs ? Des généraux, épiés, brimés, commandés par d'incapables représentants en mission.

Sait-on que Hoche, tandis qu'il commandait l'armée de la Moselle, était chaque jour accusé d'incapacité et d'incivisme, dans les rapports que le représentant Dartigoheyte envoyait à la Convention ? Et Julien Savary rapporte cette amère plaisanterie qui courait dans les rangs des Bleus : « Tant que, dans la Vendée, le Rossignol chantera, l'armée républicaine déroutera ». Dans quelle armée, prétendait-on faire combattre les gens de l'Ouest ? Dans celle qui brisait « le joug qui pèse sur l'âme et sur le front de toute humanité ? » Non, dans

l'armée de l'esclavage, si l'on en juge par l'ordre d'achever les blessés républicains devenus encombrants que reçut Turreau. Un ordre aussi inhumain ne pouvait qu'inciter au fanatisme aveugle et aux pires cruautés : au-delà des garnisaires de Lamoricière et de Changarnier, les soldats de Turreau préfiguraient les S.S.

De tous ceux qui martyrisèrent la Vendée, Carrier, le plus représentatif sans doute, ne fut ni plus ni moins cruel qu'un autre. « Vous êtes tous aussi coupables que moi, déclara-t-il à son procès, jusqu'à la sonnette du président ». Bonaparte assura la relève. Ce fut sur son ordre que Bertrand, chef de division à la Préfecture de Police, fit broyer les doigts du domestique de Cadoudal, Picot, au moyen de chiens de fusil serrés à vis. Il écrivit lui-même au général Soult, commandant le camp de St-Omer : « Faites parler le pêcheur qui a communiqué avec les Anglais ; si vous voyez de l'hésitation, vous pourrez vous-même lui faire serrer les pouces dans un chien de fusil... » La torture, pour arracher les aveux ne fut pas abolie, en dépit de la Déclaration des Droits de l'Homme. Elle devenait seulement plus hypocrite. Arrêté, le 3 janvier 1804, après l'attentat de la rue Saint-Nicaise, Sol de Grisolles fut mis à la torture par ordre de Fouché : « On lui écrasa les pouces entre des manchons de bois serrés par des coins. ». *Bonaparte, Bertand et Fouché avaient-ils lu Beccaria ?* « On donne la torture à un coupable pour découvrir les complices. Mais si nous avons prouvé qu'elle n'est pas un moyen de connatre la vérité, comment servira-t-elle à faire connaître les complices ; connaissance qui est une des vérités qu'on cherche ? Certainement celui qui s'accuse lui-même accusera les autres encore plus facilement. D'ailleurs est-il juste de tourmenter un homme pour le crime d'un autre ? Ne découvrira-t-on pas les complices par l'examen des témoins, du criminel, des preuves du corps du délit, et enfin par tous les moyens qui ont servi à constater le crime de l'accusé ? (1).

S'ils l'avaient lu, ils s'en moquaient fort. Mais ceux qu'indigne la torture, ceux qui refusent de voir mettre un homme à la question, fût-ce pour anéantir un réseau de combattants clandestins, ceux-là devront reconnaître que les ordres de Bonaparte étaient criminels.

---

(1) Beccaria (*Traité des délits et des peines*).

Le soleil d'Austerlitz nous éblouit encore ; et nous en sommes si aveuglés que nous ne voyons pas les horreurs des années 1804-1814. La République avait décrété la levée en masse. Napoléon perfectionna le système, de telle sorte que nul ne put passer à travers les mailles qui maintenaient toute une population captive. Des hommes libres ne pouvaient que s'insurger contre la conscription. De 1804 à 1814, des réfractaires tiendront les bois; ils n'en sortiront qu'après le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe. Le roi, au nom duquel ils ont combattu, les oublie. N'importe Cette indifférence vaut mieux que les flatteries intéressées de l'Empereur qui, au temps où il n'était que le Premier Consul avait dit à Hyde de Neuville son admiration pour la Vendée : « Guerre noble et belle... on a eu raison de se battre ». Ils retrouvent le pain dont ils avaient oublié la saveur, les blés qui reverdissent, les vignes et les pommiers. Ils réapprennent la vie paisible et le bonheur. Ils espèrent mourir vieux. Mais l'Empereur revient, qu'à vrai dire beaucoup attendaient. Qui ? Ceux qui profitaient de la guerre, comme Maximien Lamarque, devenu riche, général et comte, et que la paix frustre de son bâton de maréchal. C'est Lamarque qui appellera la Restauration « une halte dans la boue ». Les Lamarque aimaient mieux marcher dans le sang : le sang payait, la guerre payait. Mais tous ne touchaient pas le même salaire. Tous les conscrits n'ont pas un bâton de maréchal dans leur giberne. Pourtant ils courent les mêmes périls, ils tombent sous les mêmes balles. Les souffrances sont les mêmes, non les honneurs. Bien sûr, on abuse le citoyen, tout en l'habillant, tout en l'armant : « Les Français réussiront toujours à la guerre, sous un gouvernement qui aura l'esprit de les mépriser en les louant et de les jeter sur l'ennemi comme des boulets en leur promettant des épitaphes dans les gazettes » (Maistre). *De nos jours, on ne leur promet pas seulement des épitaphes, mais des pensions. On leur parle de la patrie en danger, de l'ennemi plus ou moins héréditaire, mais on leur fait aussi miroiter la pension.* « Quand tu seras démobilisé, la patrie te paiera le vin et le tabac jusqu'à la fin de tes jours. Tout le monde ne peut pas devenir général et être admis à la table du chef de l'Etat, mais conviens que, pour un sans-grade, avoir le vin et le atbac assurés, ce n'est pas si mal. » On touche donc sa

retraite de guerrier, comme on toucheraif sa retraite de facteur ou de cantonnier, et si, d'avenure, un gouvernement supprime cette retraite quelles clameurs indignées, comme on crie à l'ingraitude ! Est-il donc plus difficile de donner son or que son sang ? Ces mobilisés n'étaient-ils pas aussi généreux qu'on le croyait ? Ils avaient obéi à l'appel du tocsin, par veulerie, par peur. Si on les entendait chanter, c'était parce que les acclamations les grisaient — les acclamations de ceux qui ne partaient pas — L'homme des champs et des bois a le cœur trop fier, le caractère trop ombrageux, pour se laisser prendre aux vivats des civils, aux proclamations des boutefeu, à la poésie des bulletins de victoire. « Ils ont des droits sur nous » : les anciens combattants, pleurant leur pension perdue, rappellent avec amertume ce propos de Clemenceau. L'homme des champs et des bois ne prétend gagner de droits sur qui que ce soit, il entend seulement que les sanglants saltimbanques qui ont préparé, accepté, souvent provoqué le conflit les laissent en paix.

Mais l'homme des champs et des bois n'est pas seul dans sa révolte. On aurait tort de croire que la Chouannerie fut seulement la rébellion des consciences obtuses contre les consciences éclairées, le combat de la niaiserie égoïste contre la généreuse intelligence. Stendhal rapporte avec complaisance que Lucien Leuwen avait « séché » ses cours pendant les journées de juillet, afin de faire le coup de feu. A toutes les époques, on s'est réclamé de la « nouvelle vague », jeune génération sacrée aux yeux des plus de quarante ans; ils représentent les futures académies, les gouvernements qui demain, imposeront leurs lois. Le cœur des étudiants, à en croire Stendhal et les manuels d'histoire, battit pour la République, puis pour l'Empereur. Mais Stendhal était un Lamarque, à sa façon. Pour Lamarque, la guerre est un de s'enrichir. Aux yeux de Stendhal, le ministère de la guerre tient le rôle d'une agence de tourisme. On se promène en Italie, en Prusse, en Autriche, on pousse même jusqu'à Moscu, d'où l'on écrit au chevalier de Noue : « L'avancement dans l'armée, a été immense ». On se grise du spectacle de l'incendie qui dévore la ville « mais il aurait fallu être seul ou entouré de gens d'esprit pour en jouir ». Au hasard de ces pérégrinations, on fait des relations avantageuses, on se pousse dans la

carrière. Aussi, pour Stendhal comme pour Lamarque, la Restauration sera-t-elle la halte dans la boue. Plus de voyages, plus de réceptions à Saint-Cloud où Sa Majesté l'Impératrice l'honorait parfois « d'une conversation de plusieurs minutes ». La guerre ? Sans doute, mais surtout aux jupons. « C'est avec le même pantalon que j'ai livré la bataille du 31 mai à Palfy (*il s'agit, bien entendu, d'une Mme de Palfy*) et celle du 12 septembre à Milan ». (*Journal,* à la date du 13 septembre 1811). A cette guerre-là, les blessures ne sont que d'amour-propre. Ce que Stendhal regrette, en 1815, c'est d'abord son traitement. « Je crois que ton frère perdra ses appointements, écrit-il à sa sœur. Sa charge deviendra une charge d'honneur sans salaire ». Défendant l'Empire, il défend non seulement le grand homme qu'il admire, mais aussi ses petits intérêts; soupirant après les temps héroïques, il soupire aussi après la belle vie qu'il a menée.

Les étudiants de l'Ouest n'avaient pas attendu Lucien Leuwen pour délaisser leurs cours : la conscription les avait chassés hors des écoles. Quand on parcourt la liste des sept-cent-dix fusillés de Quiberon, parmi les « ex-nobles », les prêtres, les laboureurs, on relève le nom d'un écolier, François Draju et de quatorze étudiants non nobles. C'est peu, dira-t-on. Cela suffit pour prouver qu'il se trouvait en France, de jeunes hommes pour qui la bannière royaliste était l'emblème de la liberté. Leretour du roi, qui choque si violemment Lamarque et Stendhal, libère de l'oppression l'étudiant réfractaire « déserteur de la réquisiion ». Le 16 avril 1815, le général Cafarelli écrivait à Davout : « La tranquillité publique paraît menacée sur plusieurs points de la division... A Vannes, trois écoliers, rentrant en ville, ont paru avec des fleurs blanches à leur chapeau en guise de cocarde ; l'un a été arrêté et chassé ignominieusement du collège; les deux autres sont en fuite... Jusqu'à présent rien n'est bien sérieux, mais pourrait le devenir sans les mesures les plus promptes et les plus sévères ».

Pourquoi le refus d'obéissance à la République et à l'Empire impliquait-il des sentiments monarchistes ? Tous les Chouans n'étaient pas aussi royalistes qu'on le croit. « Je n'aime ni les rois, ni les nobles » déclarait à Puisaye l'adjudant d'Argentré, qui fut d'ailleurs fusillé pour ce propos. Et Cadoudal, lui-même, réveillant

Hyde de Neuville dans la barque qui les menait vers la côtre bretonne, disait à son compagnon : « Savez-vous ce que nous devrions conseiller au roi, s'il remonte sur le trône ?... Eh bien ! nous lui dirons de nous faire fusiller, car nous ne serons jamais que des cnspirateurs, le pli en est pris ». Peut-être les hmmes de l'Ouest avaient-ils tort de mettre leurs espoirs dans le retour du roi. Qu aura le courage de les en blâmer, quand on sait combien leur fidélité fut mal récompensé ? » Ils n'ont rien fait pour la gloire, disait Bonaparte, parlant des princes à d'Andigné. Que n'étaient-ils dans la Vendée ? C'était leur place ». Et comme d'Andigné tentait de justifier ses maîtres, en accusant la politique anglaise, le Premier Consul l'interrompit : « Il fallait se jeter dans un bateau de pêche ! » A Londres, M. de Viomesnil, avec son emphase de courtisan, disait à Cadoudal : « Quand Monseigneur le duc de Berri voudra descendre en Bretagne, il n'aura qu'à paraître pour entraîner tous les cœurs. » — « Pourquoi donc n'y vient-il pas ? » s'écria Georges. Ni le duc de Berri, ni le comte d'Artois ne se souciaient de rejoindre leurs fidèles : dans les landes bretonnes, on ne répondait pas de leur vie.

Le rôle des princes avait été d'abuser ceux qui se battaient pour leur cause ; la monarchie restaurée, ils n'y renoncèrent pas.

Dans son *Histoire de la Vendée militaire*, Crétineau-Joly écrit : « La Vendée militaire seule ne fut pas appelée au partage des faveurs royales. On prodiguait l'or et les honneurs à ceux qui avaient tour à tour porté le bonnet rouge de Robespierre et la livrée de Bonaparte ; on refusait du pain aux villageois qui s'étaient faits les soldats du drapeau blanc, et qui dans cette guerre d'une province vcontre tout un peuple, avaient vu brûler leurs chaumières et leurs moissons ».

L'ingratitude avait été érigée en système : on la fit passer dans la loi. Par le traité de paix entre Charette et la Convention, il était stipulé que la France révolutionnaire acceptait les dettes du Bocage et qu'elle payerait les bons que les chefs avaient délivrés pour la subsistance de leurs troupes. La Convention s'engageait à cela ; la Restauration n'osa pas y adhérer. Elle laissa protester la signature de ses généraux, qui, après avoir épuisé leurs dernières ressources personnelles, se voyaient dans la nécessité de contracter des dettes pour

el trnomphe de la royanté. Elle n'osa même pas payer les frais de cette dernière campagne que Louis XVIII avait inspirée. Ces frais restèrent à la charge de la plupart des officiers qui s'étaient empressés d'obéir aux volontés du roi...

Une ordonnance du 2 mars 1816 accorda d'infimes pensions à des officiers ou soldats blessés dans les premières guerres ; les uns, eurent de quatre-vingts à cent-cinquante francs ; les autres de trente à quatre-vingts francs. Les veuves des paysans morts au champ d'honneur q comme pour les blessés, ce fut le plus petit nombre — obtinrent des allocations annuelles de cinquante, de quarante ou même de trente francs, ce qui, pour ces dernières, faisait deux francs cinquante centimes par mois. Les blessés et les veuves de 1815 furent plus favorisés : on les assimila aux blessés de Ligny, aux veuves des bonapartistes tués à Waterloo ou dans les armées de Lamarque ou de Travot, et ils furent confondus dans la même catégorie. C'était pour eux un bienfait ; alors, la pension de trente francs s'élevait à soixante-quinze.

On ne se montra pas toujours aussi cruellement juste. Des chefs bretons apprirent que la Restauration payait aux officiers des Cent Jours l'indemnité d'entrée en campagne contre le roi, leur traitement et les pertes essuyées. Ces Bretons réclament l'égalité des droits. On refuse de les écouter, et on leur dit : « Vous avez combattu sans mission ».

La reconnaissance est un luxe que le chef d'Etat et le particulier lui-même ne peuvent guère s'offrir. Un souci chasse l'autre. Pendant vingt ans, Louis n'avait pensé qu'à monter sur le trône. Sacré roi, il lui fallait gouverner. Qui eût pu mieux le seconder que ses ennemis de la veille rompus aux affaires de l'Etat ? Cea tombe sous le sens, comme il tombe sous le sens qu'il vaut toujours mieux mener ses intérêts privés que de se dévouer pour une cause : c'est l'Histoire qui est immorale et nous n'y pouvons rien.

« Je me sens heureux d'avoir quitté l'armée, écrivait Vigny, tandis que les insurgés de juillet tiraient sur la troupe. Treize années de services mal récompensés m'ont acquitté envers les Bourbons ». Les Vendéens ne éragirent pas autrement, tandis que Charles X roulait vers l'exil : depuis trente-cinq ans, les Bourbons les

avaient un peu trop exploités. Mais, bientôt, après quarante années ou presque de retard, les princes tiendront leur parole : l'un d'eux débarquera enfin dans la Vendée. Une Amazone un peu folle, en définitive aussi futile dans son héroïsme que les autres l'avaient été dans leur lâcheté. Le sang vendéen coulera encore, dans une suprême et inutile rébellion.

Les hommes de l'Ouest vécurent à genoux sous les lois nouvelles. Ils avaient refusé l'uniforme bleu. On leur imposa le pantalon rouge. Ils furent asservis à l'ordre qu'ils avaient si longtemps refusé, comme furent asservis les Ecossais après la défaite de Charles-Edouard, comme ne le furent point, pour leur chance, sle Irlandais. Mais leur esprit souffle aujourd'hui dans l'univers entier : il y a une Vendée internationale. Dans tous les pays, il se trouve des êtres pour rejeter l'idée jacobine de nation, qui est une des grandes duperies des temps modernes, car il n'est pas de solidarité nationale. On rougit d'avoir à rappeler une vérité aussi élémentaire. La guerre nationale est l'entreprise la plus éhontée qui soit, cas son poids ne porte pas sur toutes les épaules ; dès le premier jour, elle a ses victimes et ses tricheurs. Les victimes partent, les tricheurs restent : la conscription les sépare, dès l'appel du tocsin. Les non-mobilisés ou les mobilisés de l'arrière, protégés par la loi, ne participent jamais aux souffrances du combattant, j'entends aux vraies souffrances qui sont celles de la chair. Le réquisitionnaire est un prisonnier d'Etat. Les hommes de l'Ouest, le savaient ; ceux qui ont entendu leur leçon le savent aussi : ce sont les derniers individus.

Liliane ERNOUT.

« Jeune Résistance »

Sur les murs de Paris, dans les couloirs du métropolitain, on peut voir depuis plusieurs mois se multiplier des inscriptions d'appel à la désertion et d'aide au F.L.N. signées « Jeune Résistance ». Dans les réunions communistes, progressistes, socialistes des cahiers clandestins et des tracts circulent, demandant aux travailleurs de manifester pour la paix des fellagha, excitant nos jeunes soldats à l'insoumission, soutenant ouvertement les entreprises terroristes du F.L.N.

On pourrait penser à première vue, que tout cela est seulement le fait de jeunes égarés à l'idéologie faussée, d'anarchistes comme il en existe à toutes les époques de décadence, et qu'il suffira d'une propagande nationale pour les ramener dans le giron de la France.

Mais il s'agit de beaucoup plus grave ; nous nous trouvons en présence d'une œuvre de désintégration entrant dans le cadre du plan impérialiste des bolchevicks qui ne vise qu'à la liquidation de l'Occident. « Jeune Résistance » n'est en réalité qu'une entreprise permanente de sabotage aux ordres de Moscou, une véritable armée de la trahison.

Au départ, pour des raisons tactiques, « Jeune Résistance » s'est contentée de lancer des consignes de refus de combattre, de n'être qu'une courroie de transmission du F.L.N. destinée à l'hébergement, au transport de fonds, à l'acheminement en dehors des frontières des déserteurs et des fellagha.

Mais, au fur et à mesure que l'organisation prenait de l'importance, « Jeune Résistance » transformait ses mots d'ordre. Ses tracts changeaient de ton et reprenaient le principe de Lénine : **faire la guerre pour organiser à l'intérieur des armées nationales le sabotage, la mutinerie et la trahison.** Et c'est pourquoi, il y a quelques mois, un nouveau réseau fut créé dont le nom est tout un programme : « insurrection ».

L'affaire Francis Jeanson, Henri Curiel, des réseaux lyonnais d'aide à la Willaya 3 dans laquelle fut impliqué l'Abbé Davezies et ses amis les éditeurs parisiens Jérôme Lindon et Robert Morel, la récente arrestation de Pierre Hespel (ancien communiste), candidat des gauches socialistes aux élections de 1958 dans le 2e secteur où il fut aidé par Claude Bourdet, Pierre Hervé et Lecœur, ont mis les projecteurs de l'actualité sur cette organisation. Soutenue par l'Intelligenzia progressiiste, son triomphe s'est concrétisé dans la proclamation du « Manifeste des 121 », dans lequel 121 personnalités de gauche, écrivains, poètes, éditeurs, journalistes, acteurs prenaient officiellement parti en faveur des thèmes et des mots d'ordre lancés par Moscou.

Cette organisation qui possède actuellement plus de quinze mille agents en Europe Occidentale et dispose d'énormes capitaux (440.000.000 d'anciens francs par mois) n'agit pas seulement sur le plan intérieur français, elle essaye de s'implanter dans tous les Pays de l'Alliance Atlantique et le cœur, le cerveau, se trouvent en Allemagne, car le but final de Moscou est clair : faire de « Jeune Résistance » une entreprise de sabotage de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord.

On imagine facilement ce que pourrait donner en cas de conflit avec l'U.R.S.S. un tel réseau organisé secrètement, militairement, pourvu d'armes, à l'intérieur de nos lignes, mélangé à la population civile, connaissant parfaitement le terrain, les centres névralgiques, sabotant, brûlant, détruisant, poignardant dans le dos nos soldats Atlantiques.

Au mois d'août 1960, dix-neuf délégués représentant neuf réseaux français et quatre organisations étrangères se réunissaient en Suisse dans une localité tenue secrète. Francis Jeanson (connu sous le pseudonyme de Eric), Henri Curiel, Hans Herman Koper de l'Allemagne de l'Ouest, assistaient à ce congrès dont le thème principal fut l'intensification de la lutte anti-colonialiste. La France avec l'Algérie, le Portugal avec l'Angola, l'Espagne avec le Sahara Espagnol et les enclaves de Ceuta et Melilla, furent les plus directement visés.

A la suite de ce congrès fut créé le M.A.F. (Mouvement Anti-Colonialiste Français) dont sont signés certains tracts de « Jeune Résistance ».

Aussitôt après le congrès de Suisse, une réunion secrète eut lieu à Cologne, au domicile même de Hans Koper. Hans Koper est le représentant à Cologne de « l'Internationale des adversaires du service militaire » (I.D.K.) et publie les informations de la « Ligue des Réfractaires au Service Militaire » affiliée à l'I.D.K. Il est également rédacteur à la revue « Twen ». Dans le numéro de décembre dernier parut un article intitulé : « Le soleil ne se couche pas pour nous ». Cet article tendait à jeter le

discrédit sur les mouvements de jeunesse allemande et « l'Alliance de la Jeunesse Bavaroise » porta plainte contre cet article.

La « Ligue des Réfractaires au Service Militaire » (U.K.) que dirige Hans Koper a organisé l'année dernière à Pâques une marche de protestation vers les casernes de l'O.T.A.N. de Bergen-Hohne.

Un autre collaborateur de « Twen » est Flickhaus. Lors d'une discussion survenue au cours d'une session de directeurs de revues de jeunesse à Munich, on lui aurait demandé pour le compte de qui il travaillait ! La revue « Twen » a maintes fois attaqué la Bundeswehr dans ses articles.

En Allemagne, trois secteurs importants donnent actuellement leur appui à « Jeune Résistance » :

— Hans Koper et l'I.D.K.

— « Jeune Communauté », dont le rédacteur en chef est Laurenz Knorr.

— Hans Schulz, chef de la « Ligue de la Jeune Allemagne » et membre de « la communauté germano-arabe ».

Le 17 décembre 1960, se fondait à Stuttgart « l'Union Allemande de la Paix » et Laurenz Knorr était élu à la présidence du Parti. Au cours de l'allocution qu'il prononça, Knorr annonça sa démission de la S.P.D. (Parti socialiste allemand). Jusqu'à cette date Knorr était secrétaire fédéral de la Jeunesse socialiste allemande. Dans le numéro de « Jeune Communauté » du 12 décembre 1960, Laurenz Knorr se rallie à « Jeune Résistance » et écrit notamment : « solidarité avec « Jeune Résistance ».

— « Un nombre croissant de déserteurs a gagné l'Etranger. Il y en a actuellement 3.000. Les plus conscients et décidés sont résolus à organiser la résistance. Ils ont créé le mouvement Jeune Résistance. L'esprit de ce mouvement mord aujourd'hui sur toute la jeunesse française. L'esprit de décision se renforce quand on pratique une résistance efficace. Les jeunes combattants de la Résistance qui, récemment, passaient devant les tribunaux symbolisaient la volonté croissante d'un combat mené avec conscience et détermination.

« 121 écrivains, artistes, savants français ont approuvé dans un appel la résistance contre la guerre d'Algérie. Cette résistance est en même temps le combat contre le danger menaçant du fascisme, car les réactionnaires attendent leur heure pour remplacer la dictature de De Gaulle par la domination des bandes fascistes. « Jeune Résistance » et ses partisans défendent les véritables intérêts du peuple français. Ils sont les héritiers des grandes traditions révolutionnaires de la France ; ils incarnent son meilleur avenir. Nous nous en déclarons solidaires. »

Dans ce même numéro, Laurenz Knorr demande la liberté pour l'Algérie et annonce l'intensification de la propagande contre les armements atomiques. Knorr passerait dans certains mi-

lieux pour un agent extérieur du K.P.D. (Parti Communiste Allemand).

Knorr et l'ancien président des Jeunesses Socialistes Allemandes, Kalli Prall, ont pris des positions curieuses concernant l'organisation de l'Allemagne de l'Est « les jeunesses libres de l'Allemagne » (F.D.J.), en demandant à différentes reprises que cette association puisse s'introduire librement en Allemagne Fédérale. La « communauté germano-arabe » fit également la même revendication.

Le journal de Francfort « Abend-Post » est vraisemblablement une courroie de transmission de Laurenz Knorr et Hans Koper. Ce journal est le seul à avoir fait état de la réunion secrète tenue au domicile de Knorr. De plus, « Jeune Communauté » et l' « Abend-Post » paraissent chez le même éditeur, Udo Bintz.

En dehors des tracts et des cahiers clandestins, Jeanson publiait avant la découverte de son réseau une revue : « Vérité pour ». Depuis le congrès de Suisse, cette revue s'intitule maintenant : « Vérités anti-colonialistes ». « Jeune Résistance » dispose également de l'organe « La Libre Algérie » édité à Cologne par le « Cercle de travail des amis de l'Algérie » dont le responsable est le conseiller municipal socialiste Pertz. C'est ce cercle qui a publié le manifeste de 121 en allemand.

Les « cahiers clandestins » seraient édités à Bruxelles par la même imprimerie que « Le Livre Africain » dont les « amis de présence africaine » sont responsables de la rédaction. C'est dans la librairie des « amis de présence africaine » que se vend toute la littérature des fellagha. Jean Van Lierde est le leader de cette organisation et également le représentant de « l'internationale des adversaires du service militaire » et éditeur du journal « Coexistence ». Ce groupe de Bruxelles a mis en tête de son programme, de passer au stade de l'action révolutionnaire violente en Angola.

Des centres d'accueil secrets d'entraînement et de formation des cadres se trouvent près de Cologne et de Manheim. Les déserteurs, les fellagha y sont hébergés, munis de faux papiers avant d'être envoyés en France.

Plus de cent écrivains et critiques appartenant au « groupe 47 » communauté des auteurs allemands se sont déclarés solidaires du manifeste des 121. D'autres personnalités se sont ralliées à « Jeune Résistance », parmi lesquelles Karl Barth, Danilo Dolci, Fenner Brockway, du Labour Party, directeur du « Movment for coloniel Freedom, Michaël Scott, de l' « Africa bureau », de Londres, directeur de la « Peace News », Martin Niemoller, de la Fraternité Evangélique et de la Société allemande de la Paix. Plusieurs membres de la « Société allemande de la Paix » ont été récemment arrêtés à Berlin-Ouest pour relations avec l'Est. Cette société serait une organisation d'espionnage travaillant pour les Bolcheviks.

Ainsi se trouvent suffisamment démontrées les nombreuses liaisons de « Jeune Résistance » avec l'Est où les chefs de cette organisation vont chercher leurs consignes.

Flétrissant l'idéologie de Sartre, le General Anzeiger déclarait en septembre 1960 : « Dans son idéologie il n'y a ni famille, ni devoir, ni patrie, ni sens civique, ni Etat, ni obéissance, et il n'y a pas non plus de véritable drame de conscience. Que l'ennemi totalitaire qui lance ses bombes défende la liberté française, Sartre ne le fera croire qu'aux intellectuels snobs qui fréquentent le tribunal du Cherche-Midi ». Et nous avons pu lire dans « Deutsche Saar » ces lignes très justes : « L'existentialisme de Sartre risque d'agir comme une conception du monde qui a beaucoup de points communs avec l'ancien nihilisme. En Russie les nihilistes ont été les pionniers du bolchevisme. En France aussi ils agissent la main dans la main avec lui. »

Les chefs de « Jeune Résistance » n'ont fait qu'exploiter le climat d'incertitude et d'angoisse qui règne dans certains milieux de la jeunesse actuelle à laquelle on n'a donné aucun idéal valable, aucune raison d'espérer.

Notre nation n'a plus la sensation d'œuvrer pour une entreprise historique, elle n'a plus la conscience de son unité de destin. Elle doit retrouver cette unité perdue et la mettre au service d'une grande mission, « d'une suprême destinée commune qui assigne à chacun sa tâche, ses droits et ses sacrifices » (José Antonio).

Mais il existe dans notre pays une autre jeunesse et c'est en elle que se trouve l'espoir de la France de demain, car cette jeunesse, sur les champs de bataille d'Indochine et d'Algérie, a prouvé et prouve chaque jour que la France n'est pas encore prête pour toutes les servitudes.

Liliane ERNOUT.

DOCUMENTS

Une lettre de « Jeune Résistance »

Ce document est extrait du « Cahier Clandestin n° 3 » de « Jeune Résistance ».

A Etienne FAJON
(« L'Humanité » du 27 avril 1960)

et François BILLOUX
(« France Nouvelle » du 4 mai 1960).

Des jeunes communistes, membres de « Jeune Résistance », répondant ici à Etienne Fajon et à François Billoux qui ont précisé la position du Parti Communiste devant « l'affaire de la désertion ». Ils pensent qu'un échange d'idées sur ce problème est souhaitable entre eux et leurs camarades du Parti.

Chers Camarades,

Abordant le problème de la désertion, Etienne Fajon écrit en particulier : « (Notre Parti) est toujours resté fidèle au principe éprouvé défini par Lénine : le soldat communiste part à toute guerre, même réactionnaire pour y poursuivre la lutte contre la guerre. » Il reprend les propres termes de Maurice Thorez qui ajoutait lors de la Conférence Fédérale préparatoire du XV[e] Congrès : « (Le soldat communiste) travaille là où il est placé. S'il en était autrement nous aurions une situation telle que nous prendrions position sur des bases purement morales d'après le caractère de l'action menée par l'armée au détriment de la liaison avec les masses ».

C'est sur cette question que nous voudrions d'abord répondre aux camarades du Parti. Nous pensons réellement qu'il est indispensable que des militants communistes soient en Algérie au

milieu des jeunes du contingent. Il y a en permanence là-bas 400.000 jeunes hommes et un travail politique énorme est à faire parmi eux pour créer sur place une force d'opposition qui gênerait le gouvernement français.

Mais il existe une situation de fait : des jeunes ont refusé de participer à cette guerre, soit en se faisant emprisonner volontairement, soit en passant à l'étranger. Parmi eux se trouve un assez grand nombre de militants socialistes et communistes. Aussi y a-t-il là un problème qui demande à être examiné sérieusement.

Pourquoi ces militants ont-ils adopté ces positions personnelles ? La réponse est simple : parce qu'ils sont convaincus de la quasi INEFFICACITÉ de leur présence en Algérie. On juge une action à ses résultats, certes non seulement à ses résultats immédiats et nous sommes conscients qu'il y a un travail de très longue haleine à faire en Algérie, mais le contingent s'y trouve déjà depuis 4 ans ; plus d'un million cinq cent mille jeunes y sont passés, dont un bon nombre de militants de gauche ; après 4 ans de travail politique, on est en droit de demander quelques résultats positifs. Ils sont infimes par rapport à des échecs cuisants.

Sur le plan politique : la présence de ces nombreux militants n'a pu en aucune façon empêcher la lente fascisation de l'armée, y compris d'une partie du contingent lui-même ; elle n'a pu empêcher non plus le coup d'Etat du 13 mai ni l'insurrection du 24 janvier. Si cette dernière a échoué, c'est grâce à la pression des forces populaires françaises ; et dans l'avenir, toute nouvelle poussée fasciste, possible en permanence, a encore peu de chances d'être gênée par le contingent lui-même.

Sur le plan humain : beaucoup de jeunes militants de gauche rentrent d'Algérie en ayant perdu leur enthousiasme et leur dynamisme. Le problème est pour nous communistes d'une gravité exceptionnelle. Il semble que le principe de Lénine n'est pas éprouvé dans le cas présent. Il faut en découvrir les raisons ; nous en voyons avant tout trois :

1. — Contrairement à d'autres guerres réactionnaires où l'impatience, le mécontentement des soldats allait peu à peu en s'aggravant, et où un sentiment révolutionnaire pouvait apparaître à la longue dans la troupe, le contexte psychologique très spécial de cette guerre fausse tout : on assiste à un processus inverse : l'indifférence succédant à la résignation qui avait elle-même suivi l'opposition du début. Il ne semble pas que cet état de fait puisse changer rapidement.

2. — Pour mener dans une situation aussi pénible et délicate, une action politique sérieuse et conséquente, il faut des militants solides, formés, expérimentés, mûrs. A part quelques responsables J.C.F. et quelques étudiants communistes (pour ne

parler que des communistes), où sont, dans un contingent de jeunes de vingt ans, les véritables révolutionnaires ?

3. — Pour qu'une action dans les masses ait un maximum de succès, il faut qu'elle prenne place dans une stratégie. Il faut qu'il y ait organisation, cohésion, entre les efforts portés de différents côtés. Si, en France, l'action pour la paix en Algérie est soigneusement étudiée et préparée (syndicats, mouvement de la paix, etc...), nous pensons qu'il n'en est pas de même pour le secteur armée. Il y a un manque de liaison absolu entre les différents militants qui se trouvent en Algérie, et un manque de liaison presque aussi grand entre chacun d'eux et son organisation en France. Il y a, d'autre part, un manque de formation spéciale généralisée, par le Parti, des militants partant pour l'Algérie.

Des soldats ou des appelés communistes se sont donc demandé en toute honnêteté s'ils ne resteraient pas plus efficaces en adoptant une autre forme d'opposition à cette guerre. La solution de l'emprisonnement volontaire ne leur convenant pas, ils ont choisi la désertion ou l'insoumission. Il est bien entendu que s'ils avaient agi isolément, leur acte n'aurait eu que cette « valeur purement morale » dont parle Maurice Thorez, ce qu'ils voulaient justement éviter en ne choisissant pas la prison. Dans ce sens, François Billoux a absolument raison de préciser que « les actes individuels, aussi respectables ou aussi héroïques soient-ils, ne suffisent pas ».

Ils savaient cependant qu'ils couraient le risque de se couper des masses et cherchèrent dès le début une solution pour ne pas commettre cette erreur. Les communistes qui ont déserté, l'ont fait parce qu'ils savaient qu'un assez grand nombre de jeunes avaient choisi cette solution avant eux (n'était-il pas bon d'ailleurs qu'il se trouve des communistes parmi ceux-ci ?) parce qu'ils croyaient aussi que la lassitude des jeunes se trouvant en France, devant la durée de la guerre, favoriserait un mouvement plus collectif de refus et qu'il y avait la possibilité d'organiser à partir de là une réelle force de paix.

La valeur du mouvement des déserteurs tient au fait qu'il est un début de mouvement de masse spontané. Alors que, comme l'écrit François Billoux, « jusqu'à présent la volonté populaire ne s'est pas exprimée encore avec assez de force pour faire pencher la balance du côté des négociations, prélude au cessez-le-feu et à la paix », les déserteurs en s'organisant donnent l'exemple d'une véritable initiative émanant de la base pour s'opposer à la guerre. Les militants de « Jeune Résistance », sachant que leur faiblesse était naturellement d'être coupés des masses, se sont mis en liaison, dès que possible, avec des groupes de jeunes de l'intérieur. Maintenant, il existe des membres de J.R. à l'intérieur comme à l'extérieur.

En quoi peuvent-ils prétendre être efficaces ?

Etienne Fajon écrit : « Résolument opposé à la guerre injuste d'Algérie, notre Parti qui comprend le drame de chaque jeune, n'a jamais considéré la désertion comme un moyen d'action susceptible de mettre un terme au conflit. » S'il est bien évident que la désertion n'est pas LE moyen d'action susceptible de mettre un terme au conflit, nous sommes au contraire absolument convaincus qu'elle est UN des moyens d'action pour le faire cesser : et certainement un des plus dynamiques.

« Les négociations entre ceux qui dirigent la guerre des deux côtés constituent l'objectif présent », écrit François Billoux. « Du côté algérien, on est prêt à des négociations. C'est donc du côté du gouvernement français qu'il faut obtenir l'acceptation de la négociation ». Pour ce faire, il y a une foule de façons de s'y prendre, il y a une quantité de moyens d'action : pour les ouvriers la revendication syndicale, pour les étudiants la défense des sursis, la reprise des contacts avec l'U.G.E.M.A., pour d'autres par exemple la protestation contre le scandale des tortures, des saisies, l'action pour la libération des jeunes en prison, etc...

Pour un jeune soldat ou appelé, nous pensons qu'il y a trois façons d'agir : militer en Algérie, refuser de partir en s'insoumettant ou en désertant. Cette troisième solution, si elle permet la constitution d'un mouvement organisé connu, peut offrir d'énormes possibilités d'action à cause de l'effet psychologique considérable qu'elle peut avoir sur le gouvernement français, sur les masses françaises, sur l'opinion publique internationale.

1. — Le refus de participer à la guerre, s'il s'organise, s'il se propage, s'il se fait connaître, est actuellement un des phénomènes qui fait le plus peur au gouvernement. François Billoux écrit : « L'action est parfois détournée de son centre principal par des données secondaires. Le gouvernement lui-même ne manque pas d'essayer de détourner l'attention populaire de l'action essentielle ; c'est le cas maintenant de ce que l'on appelle l'affaire de la désertion. » Nous ne le pensons pas. Que le gouvernement veuille faire des déserteurs un objet de scandale, cela ne fait aucun doute, mais c'est une arme à double tranchant ; il s'en est rendu compte et essaye maintenant de limiter les dégâts.

2. — Le problème de la désertion d'autre part ouvre brusquement les yeux de bon nombre de Français qui prennent conscience que l'heure est peut-être plus grave qu'ils ne le pensaient. L'effet est grand surtout chez les jeunes qui réalisent que la résistance est possible, qu'elle existe et qui, de là reprennent courage et conscience en l'avenir.

3. — Enfin, les déserteurs trouvent auprès de l'opinion internationale une compréhension croissante. Un nombre important de mouvements et de personnalités sont prêts à les aider et font

volontairement ou involontairement connaître cet aspect d'une « nouvelle résistance française ». L'opinion et le gouvernement français en sentiront les répercussions.

« Tout cela est à considérer parce que ce sont autant de possibilités nouvelles offertes à une action plus puissante ouvrant des perspectives pour imposer la paix », écrit François Billoux en parlant d'un certain nombre de faits récents.

Nous pensons que cela peut s'appliquer au travail de « Jeune Résistance ».

Ce travail repose sur une « donnée secondaire » qui est la désertion. Mais contrairement aux autres formes d'action reposant sur des données secondaires (revendications pour les sursis, manifestations contre les camps d'internement et les tortures, etc.) il ne contribue pas à *humaniser* la guerre, première façon de la combattre, « Jeune Résistance », à l'intérieur ou à l'extérieur, s'attaque au cœur du sujet, c'est-à-dire à la continuation de la guerre. Autour de chaque cas de désertion se fait un travail politique fondamental qui oblige un nombre croissant de Français à s'engager dans une lutte concrète, directe, contre la guerre.

La rédaction et la publication de textes, l'organisation pour les jeunes de l'intérieur de réseaux de diffusion et de propagande, de filière d'évacuation, les contacts pris par eux avec les mouvements de jeunesse, l'installation par les jeunes de l'extérieur d'un réseau d'accueil, les nombreux contacts pris par eux avec les organisations des différents pays, les liens créés avec les travailleurs et les étudiants algériens, tout ceci est une manière efficace de travailler pour la paix.

Jacques Duclos, dans une brochure sur les emprisonnés volontaires, reconnaissait la « clairvoyance politique » de ses camarades.

Nous pensons que le Parti nous la reconnaîtra aussi.

Fraternellement à vous.

« Femmes » de Jacques Chardonne

Albin Michel

Au jour le jour, on lit dix romans. Quinze romans. Et l'on ne croit plus à la littérature. Minuscules aventures dans lesquelles auteur et personnages se débattent livrés sans recours au même Hasard, complaisances bavardes envers l'anecdote et le sentiment individuel les moins élaborés... Que peut bien nous être tout cela ! Puisque ces auteurs non seulement n'en savent pas plus long que nous — ce qui ne serait encore rien — mais ne cherchent pas même à en savoir davantage ; puisque ce n'est là que règne de la quantité, accumulation de détails dont la seule loi ne peut être au mieux que la recherche du pittoresque ou le goût du bizarre, que ce soit entendu une bonne fois pour toutes : il n'y a plus une heure à perdre avec tous ces rêves d'autrui égarés entre nos mains.

Puis l'on ouvre le dernier livre de Jacques Chardonne. Et dès les premières lignes un son vous avertit que l'on se trouve en présence d'un univers totalement différent. « J'ai connu Edouard en 1923, chez Mme Dorland. Il y venait tous les soirs depuis la mort de sa femme. Il ne s'intéressait qu'à la philosophie, à deux poètes anglais et

à la musique. Je ne sais s'il était vraiment catholique ou bouddhiste. » C'est pourtant tout simple. C'est Chardonne : à la fois le comble de la simplicité et le comble de l'art. Cette fois, on peut lire plus loin : on est sûr qu'il va vous être dit quelque chose de précis.

Et toute la différence est là : c'est un livre *attentif*. A travers ces dix-sept nouvelles d'inégale importance, la phrase retrouve le rôle de toute parole sérieuse, dite ou écrite : mettre au point, au fond de soi, quelque concordance secrète. C'est un livre que l'on aimerait dire écrit les yeux fermés. On pose une petite phrase. Puis l'on écoute longuement ses harmoniques se développer. Le regard en dedans, on vérifie l'accord avant d'en risquer une autre. On avance ainsi, comme à petits pas peu bruyants, le souffle calme, décidé à saisir à la fois le chant du monde et un écho intérieur toujours prêt à mourir. Un nouveau système de relations s'établit. Tout prend de la densité : le monde, le passé, soi-même qu'il faut lire derrière les fumées. La littérature retrouve sa vraie fonction : créer le réel, assurer des « prises ». L'écrivain Chardonne se sait responsable. Sans nostalgie, il a écrit : « Le passé n'est jamais tout à fait révolu quand il a duré ; c'est le présent qui parfois se dissipe sous nos yeux, faute de prises. »

●

Le souffle calme — non pas le souffle retenu. La respiration de la phrase de Chardonne est d'une stupéfiante aisance. « On portait encore un costume de visite et on avait un tour d'esprit un peu mordant et anecdotique, tout à fait extérieur, et qui était un esprit de visite. » Chardonne, si brillant causeur dans la vie, lorsqu'il écrit n'est jamais « en visite ». Chez lui, le naturel reste à chaque seconde confondant. Sa poésie sourd de la vie quotidienne. « Ecrivain bourgeois », a-t-on dit. Et c'est vrai. « Je suis né dans une petite ville de marchands. On vendait du co-

gnac chez les riches, des sabots ou des étoffes dans les boutiques. Depuis des siècles, on n'avait d'autre ambition que de gagner un peu d'argent. » (« Le bonheur de Barbezieux »). Le consentement à ses origines, à la condition d'homme est chez Chardonne exemplaire. Il y a sans doute aucun autre grand écrivain classique qui ait été à ce point attentif aux aspects rugueux, non flatteurs de l'activité humaine de chaque jour. Une grande part de la puissance secrète de son monde vient de là. A l'arrière-plan de toute son œuvre monte la rumeur des métiers : tonneau qui roule sur le pavé inégal, bruit de la doloire quand d'un coup juste la lourde lame évide une douve, appel du charretier. Ce n'est que la journée de labeur qui donne son goût exact aux notes de piano égrénées, le soir, du salon ou de l'arrière-boutique. Il a admirablement évoqué ces heures calmes où le père est à ses livres de comptabilité sous la lampe de porcelaine bleue, la mère à son ouvrage ou à son roman, le jeune garçon penché sur ses images et la jeune fille plongée dans ses rêves. Rien n'est plus proche du bourgeois riche que le bourgeois pauvre : il est souvent revenu sur cette vérité. Et ces bourgeois travailleurs de son enfance, il les a tous sauvés. Boutiquiers transfigurés, leurs vertus âpres et rigoureuses sont celles mêmes du négoce. Il leur a ajouté une noblesse : celle de savoir consentir à ses limites.

Ce bourgeois pourtant n'est pas le bonhomme Chrysale. Il y a dans sa phrase comme dans certains regards : une insaisissable flamme de folie qui ne se laisse deviner un instant que pour vous dérouter, puis s'évanouit derrière un calme benoît. Le calme de sa création évoque plutôt une forme de vie qu'avait inventée cette bourgeoisie du XVe siècle en train de s'affirmer : celle des béguinages. Vie tranquille, non cloîtrée mais centrée autour de la petite maison, peu stricte en observance, sans exaltation mystique, vie sans âge, hors du temps, au fond vie pieuse qui aurait pu l'être sans foi. Et pourtant au cœur de ces

vies une nostalgie peut-être : chacune de ces béguines possédait au fond de sa maison une de ces berces appelées « repos de Jésus » où elles choyaient un poupon de cire, symbole de l'amour.

●

Et la voilà bien la folie au fond de la phrase de Chardonne : celle de l'amour. « Si général ou si particulier que fût le sujet de la conversation il conduisait vite à un débat sur l'amour. » De lui-même pourrait se dire ce qu'il énonce à propos d'un de ses personnages. D'un seul sujet a parlé Chardonne tout au long de sa vie : de l'amour. Pour le vilipender, pour s'en méfier, pour le déclarer illusion, mensonge, impossibilité, doux rêve, pour le nier, pour y revenir. En fait ce à quoi Chardonne attache de l'importance, ce n'est pas à l'objet de l'amour, ce n'est pas non plus, comme il est encore très fréquent, à l'état d'amour, c'est bien plus subtilement au mouvement de l'amour. « On regarde, on ne le voit pas ; son nom se prononce le Manque. On écoute, on ne l'entend pas ; son nom se prononce le Subtil. On cherche, on ne le touche pas ; son nom se prononce le Vide. » Cette définition qui pourrait si bien être celle de l'amour selon Chardonne est en vérité celle du Tao selon Laotseu, c'est-à-dire celle de la Voie.

« J'hésite devant chaque phrase, j'ignore ce qu'elles valent, je les termine vite. Il me semble que je n'ai rien dit, et que je n'avais rien à dire. » Cette peinture sans objet, cet amour sans but, ce silence au cœur de la phrase : voilà qui fait la vraie importance *sérieuse* — on veut souligner — et sans doute unique de Jacques Chardonne.

Bernard VORGE.

NOTES DE LECTURES

Georges **BERNANOS** : *Français, si vous saviez...*

Ce livre rassemble les articles publiés par Bernanos à son retour du Brésil dans différents journaux — notamment *Combat*, *La Bataille*, *Carrefour*, *l'Intransigeant*, etc... — après son retour du Brésil en 1945, jusqu'à l'heure où la maladie interrompit son activité.

On retrouve dans ces articles, la passion qui habitait Bernanos depuis la guerre d'Espagne. Il s'agit moins, à vrai dire, de l'antifascisme au sens habituel du mot, que d'une exaspération contre ceux d'entre les conservateurs, les réactionnaires et les « bien-pensants » qui n'avaient cru plus ou moins au fascisme que par un malentendu. En ce qui concerne la France, ce sont les vichyssois que Bernanos accable, beaucoup plus que les partisans de la collaboration. « Le général Weygand peut très bien tenir Laval pour un bougnat », écrit-il, « il n'en est pas moins vrai que les généraux de la Grande Culbute, lui compris, sont visiblement des généraux comme tout le monde, au lieu que Laval n'est pas un bougnat comme tous les bougnats. En n'importe quel temps, sous n'importe quel régime, je dis que Laval eût été un aventurier, un homme qui prend son risque, un homme seul... Bref, on comprend que Laval ait toujours été déplacé à Vichy tandis que Weygand s'y trouvait parfaitement à sa place, que voulez-vous que je vous dise de plus ! « De même, il évoque au passage « ces prélats qui voient coller au mur des garçons de vingt ans, auxquels ils faisaient jadis, de la dévotion au Maréchal, un devoir de conscience, et qui continuent néanmoins de se taire — dans l'honneur et la dignité... » Sa révolte contre les « élites » et les notables est bien celle qu'il avait déjà exprimée à propos du franquisme.

Mais les vichyssois, quand ils ne sont pas en prison, sont réduits au silence. Bernanos préfère rapidement s'en prendre à ceux qui occupent la scène politique. Ceux-là s'étaient réjouis pendant la guerre de l'avoir à leurs côtés. Il ne tarde pas à leur faire comprendre qu'il s'agissait d'un malentendu, dont la prolongation lui serait insupportable. « Le fait, par exemple, d'avoir écrit *Les Grands Cimetières sous la lune*, et dit ce que je pensais de la terreur blanche à Majorque, n'autorise évidemment pas les communistes à me taper sur le ventre comme si nous avions violé ensemble les bonnes sœurs de Barcelone, ou fait ensemble nos petits besoins dans les ciboires ». Voilà pour les communistes. Mais les autres ne sont pas mieux traités. Et c'est aux démocrates-chrétiens qu'il réserve ses coups les plus durs. « Les catholiques de gauche ou d'extrême-gauche me sont toujours apparus comme l'extrême arrière-garde, pour ne pas dire les traînards, de la tribu marxiste en marche vers la terre promise ». Il tient à rappeler qu'il n'est pas démocrate, qu'il ne l'a jamais été. Une revue juive lui ayant demandé un article, il commence par rappeler qu'il a écrit son premier livre sur Drumont. « Drumont était par naissance et par goût un homme de bibliothèque, un homme d'étude, un historien, et comme tel sans défense contre la foule. La foule s'est emparée de lui, l'a roulé dans son tumulte comme une pierre, puis est allée porter ailleurs ses applaudissements et ses huées. Le mot d'antisémite n'est pas un mot d'historien, c'est un mot de foule, un mot de masse, et le destin de pareils mots est de ruisseler, tôt ou tard, de sang innocent ».

Ces lignes à propos de Drumont sont particulièrement significatives. Bernanos regrette en somme que Drumont se soit laissé prendre au piège d'une aventure politique dans laquelle un homme comme lui n'avait pas sa place. Et on le sent heureux d'avoir évité lui-même cet écueil, d'être l'homme qu'aucun parti, aucune faction ne peuvent revendiquer. Mais on peut alors s'étonner qu'il continue à tant se passionner, à tant s'indigner à propos de l'actualité politique. Il arrive que la réflexion sur cette actualité lui inspire des pages d'une admirable profondeur. Mais le plus souvent, elle l'embarrasse, et l'empêche d'écrire ce qu'il devrait écrire. On reste confondu de voir l'un des écrivains les plus prophétiques de notre temps accorder tant d'importance à des hommes et à des événements qu'il devrait dédaigner. En cela, quoi qu'il en ait, son cas ressemble à celui de ce Maurras qu'il a tant détesté après l'avoir aimé. Encore la passion de Maurras trouvait-elle sa raison d'être dans un journal et un mouvement : Bernanos n'est que le collaborateur d'occasion des journaux qui accueillent sa prose — non sans inquiétude, et en lui faisant subir de fréquentes coupures — et il n'est ni le chef, ni le militant d'un quelconque mouvement. Il lui arrive d'évoquer des Français pour lesquels il écrit ; mais il ne parlerait

pas de la France comme il le fait, il ne dénoncerait pas la médiocrité française comme il la dénonce, s'il n'avait l'intime certitude d'être seul. Quel rapport pouvait avoir son angoisse devant les civilisations modernes avec les préoccupations des groupes et des partis ?

Il est mort totalement déçu par la politique, et ayant non moins totalement déçu ceux qui avaient cru, à un moment ou à un autre, s'entendre avec lui sur des idées politiques. C'est que la politique moderne ne pouvait que lui faire horreur. Il exécrait la révolution, et il exécrait la répression que celle-ci suscite. Et la veulerie des démocraties ne lui était pas moins odieuse que la cruauté des dictatures. Son erreur fut de croire trop longtemps que quelque chose, dans l'ordre politique, pouvait répondre à son idéal. Sa véritable inquiétude ne concernait pas la société et ses problèmes ; de cela, ses articles politiques portent aussi bien témoignage que ses incomparables romans et que les *Dialogues des Carmélites*, son chef-d'œuvre.

Paul SÉRANT.

Marie NOEL : *La Rose rouge* (Stock).

Ce qui caractérise avant tout Marie Noël, c'est l'appétit de joie, allié à la sincérité de la recherche spirituelle. Nous le savons mieux encore depuis la publication des *Notes Intimes* ; elle y traçait d'elle-même, à petites touches, avec parfois de grandioses sonorités d'orgue, un portrait où elle apparaissait bien enracinée à sa terre de Bourgogne : Vézelay et Saulieu, la Foi et le plaisir de vivre, font en elle bon ménage.

Les comparaisons musicales viennent spontanément aux lèvres quand on parle de l'art de Marie Noël. Elle a chanté sa plainte, son angoisse ou sa gaieté sur tous les registres, avec une sorte de magie incantatoire. Pas d'effets sous sa plume pourtant, pas de recherche apparente. Mais une simplicité nue qui touche, un naturel exquis, une aisance ailée qui traduisent, en mots de tous les jours, les émotions les plus vives. La fontaine parle, les oiseaux se font comprendre, comme à François d'Assise. La charité, la bonté, le dévouement tranquille, le don généreux du cœur et de la peine quotidienne rayonnent dans son univers, où les méchants, sans être exclus, gardent toujours une possibilité de rachat.

L'amour de Dieu, l'amour des hommes — l'un peut-il aller sans l'autre ? — elle les dit avec cette fraîcheur d'enfance, frangée d'humour, qui est sa marque bien à elle. Sur ce thème unique, l'Amour, elle joue à l'infini des variations brillantes ou mélancoliques, tantôt tournées vers le ciel, tantôt plus axées vers le bonheur terrestre et sa douloureuse quête : « Aimer n'est

pas un échange où chacun trouve son compte. Aimer, c'est tout donner, tout ! Et perdre ce qu'on a donné ». Des quatre contes qui forment ce nouveau recueil, deux sont plus spécialement significatifs : *La rose rouge*, qui lui donne son titre, *L'âme en peine*, qui le clôt. Deux histoires de tendresse humaine, où Dieu a sa place : une enfant fait le sacrifice de sa passion exclusive pour une amie, lorsqu'elle la voit en danger de mort ; l'âme d'une fiancée délaissée refuse la béatitude paradisiaque, pour accompagner celui qui lui en a préféré une autre sur la dure route qu'il doit maintenant parcourir. L'accomplissement par le renoncement, vraie source de joie, telle est la leçon d'une œuvre aussi humainement charnelle qu'elle est profondément évangélique.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

André CASTELOT : *Les battements de cœur de l'Histoire* (Le Livre Contemporain).

L'Histoire a ses chapitres importants et ses petits paragraphes, ses grands prêtres qui la dominent et ses servants plus modestes, mais non moins utiles, qui la scrutent dans le détail pour contraindre cette menteuse à la vérité. André Castelot est de ceux-là qui, patiemment, arrachent aux êtres du passé leurs secrets et éclairent d'un jour parfois inattendu ces fantômes monolithiques, réfrigérés par le temps ou amidonnés d'idées toutes faites, que nous avons admirés ou méprisés en bloc dans nos livres de classe et souvent sottement jugés.

La marche de Clio est nonchalante ou précipitée. Nous l'avons suivie, naguère, dans *L'Almanach de l'Histoire* (1) où, à une multitude d'événements succède, au jour le jour, un fourmillement de petits faits tout aussi révélateurs. Aujourd'hui, c'est son cœur que nous écoutons battre, au rythme des amours connues, inconnues ou méconnues, dont l'auteur ravive pour nous les couleurs : des dévouements à côté de sombres calculs, la tendresse qui frôle au passage les fureurs révolutionnaires, la volupté, les langueurs romantiques, pas toujours aussi languides qu'il y paraissait. Grand monde et demi-monde de la politique et de la littérature — quand ce n'est pas le petit monde, amené par le destin aux premières places — se retrouvent sur le terrain éternellement fréquenté des sentiments. Dépouillées des oripeaux de la gloire vraie ou fausse, voici Lola Montès, Juliette Drouet, Héloïse, Adrienne de La Fayette, Charlotte Duchesse d'Enghien et vingt autres dans leur gloire, plus réelle, de fem-

(1) Le Livre Contemporain.

mes amoureuses, tandis que, sur le boulevard des passions, Danton, Don Juan, Benjamin Constant, Camille Desmoulins ou Maurice de Saxe (pour ne citer que ceux-là) se voient eux aussi ramenés — ou élevés ? — au rang de simples hommes. Séducteurs ou pantouflards, femmes fatales ou tendres épouses défilent devant nous, saisis dans l'instant passager des illusions ou dans l'acharnement obstiné de la fidélité. Les masques tombent, la vraie pièce commence, plus romanesque qu'un roman.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

Christiane ROCHEFORT : *Les petits enfants du siècle* (Grasset)

Si éculés que soient les romans populistes, en voici un qui garde encore quelque saveur. Mme Rochefort a du savoir-faire, une sorte de lyrisme dans le bagoût, de rapidité dans l'érotisme qui attrapent le lecteur. Attrape comme dans les farces. Car il faut lui souhaiter de n'avoir rien voulu prouver ni décrire, mais seulement d'avoir raconté une histoire qui suinte le sordide et tente péniblement de s'élever dans le lyrisme. Il y a des chances pour que le critique littéraire de l'*Huma* n'aime pas ce livre. A lire Mme Rochefort, on la croirait la porte-parole de ces sots capitalistes qui refusent des baignoires aux ouvriers sous prétexte qu'ils y entassent leur charbon ou la provision de patates. Le prolétariat des *Petits Enfants du Siècle* n'aspire d'ailleurs qu'à figurer parmi la bourgeoisie capitaliste. Son ascension se mesure avec des machines à laver, des télévisions, des voitures d'occasion et des scooters. Certes, il y a bien pour sauver le malheureux monde de la cité ouvrière où loge la petite Josyane, une famille qui a de l'honneur. Elle est communiste : la fille ne se donne pas au premier venu et les garçons font la vaisselle et collent des affiches. Dommage qu'ils soient si ennuyeux et finalement tout aussi stupides que le papa de Josyane. Ah ! oui quel monde affreux et triste, sans espoir : « Ils ne savent rien et ils s'en foutent. » Comment les respecter ? Ils sont bons pour la schlague et personne ne le regrettera. Mme Rochefort est une redoutable polémiste dont la cruauté s'exerce à petits traits légers mais qui ne manquent jamais leur but. Il faut lui être reconnaissant d'avoir écrit un livre qui va aussi peu dans le sens de l'Histoire : le peuple est bête, de plus en plus bête. Le voilà ce peuple souverain qui tranche de tout entre une copulation et un avortement, un accouchement et une cuite. Il est affreux, lâche et bestial. La société moderne favorise ses instincts. Je ne suis pas certain que ce tableau n'ait pas été noirci à volonté. C'est ce que l'on appelle un effet de l'art. Il aurait pu être sauvé par une « happy end », la révélation d'un véritable amour. Hélas ! les dernières pages tombent à plat et quand

on sait avec quelle force et quelle douceur Mme Rochefort a su parler de l'amour dans *Le Repos du Guerrier*, on ne peut que se dire que ce dernier brouet de guimauve est parfaitement voulu dans sa niaiserie.

A noter que l'héroïne se prénomme Josyane, comme la terrible Josyane des *Français de la Décadence* d'André Lavacourt (Gallimard), un livre admirable qui ne va pas non plus dans le sens de l'Histoire. Même famille qui vit des allocations, mêmes amours de terrains vagues, même abrutissement. Il y a quelque chose dans l'air qui ne va pas avec les Josyane et le prolétariat.

Tibor MENDE : *La Chine et son ombre* (Editions du Seuil).

Voici, en trois à quatre mois, cinq livres sur la Chine ! C'est que le monstre enfle à vue d'œil, fait peur et donne à penser. Des chancelleries aux H.L.M., on ressent une vague frayeur en imaginant un débarquement de Jaunes et, sur la mappemonde, la tache sombre occupée par la nouvelle République populaire est immense. C'est pourquoi, après « Chine rouge vingt-cinq ans après », d'Emile Servan-Scheiber, après l'excellent reportage d'Edouard Calic, « La Chine, grande puissance », après « Chine sans muraille », du Dr André Migot et « Liu Shao Chi, le moine rouge », de Hans Hainrich Wetzel, voici, de Tibor Mende un livre qui compte, car l'auteur est un spécialiste des problèmes asiatiques et parce que sa réputation, son autorité, son audience lui ont, assez paradoxalement, ouvert au cœur de ce monde fermé, des portes secrètes, des voies de pénétration réservées d'ordinaire aux seuls initiés. Et, sans doute, ce livre est-il celui qui donne la plus juste mesure de l'angoisse et de l'enthousiasme mêlés qui sont la toile de fond du nationalisme chinois actuel. Car il existe en Chine un sentiment national. Il s'était manifesté bien avant que le matérialisme historique entreprit de l'expliquer et Tibor Mende y voit l'un des motifs pour lesquels il faut savoir aujourd'hui discerner entre une Chine admirable et une Chine terrifiante, la véritable Chine qui est « humaine ». Hé ! oui, elle est humaine parce qu'elle produit et abrite quelques centaines de millions d'êtres humains dont le comportement, dans l'ordre général n'est pas tellement difféffrent de celui de leurs semblables à peau blanche, noire ou bistre. C'est en quoi « La Chine et son ombre » m'inquiète quelque peu. Je vois bien que l'auteur connaît admirablement son sujet et que, s'il n'apporte pas tellement de révélations, du moins son tour d'horizon — il a fait vingt-cinq mille kilomètres, dit-il — est complet, tous les problèmes de la vie en société étant abordés. Les précisions abondent, et les anecdotes destinées à faire admettre les réalités insolites. Le témoignage est celui d'un grand reporter, qui sait mettre en relief le point sensible. Peut-être le

goût de la formule qui frappe prévaut-il souvent : on ne saurait s'en plaindre puisque la lecture de longs développements sur les rapports avec « le voisin » soviétique, « l'égalité dans l'austérité » ou « la fin du péril blanc » s'en trouve facilitée. Mais, le volume refermé, demeure l'impression que Tibor Mende en interprétant à sa façon cette symphonie de bruits et de forces qu'est le phénomène chinois, a voulu nous convaincre qu'il ne s'agit là que d'un voisin parmi d'autres dans cet hôtel meublé qu'est devenu le monde.

On accepte quand même cette suggestion, peut-être parce que l'évolution inéluctable du monde, on le sait de reste, est un problème que l'on aime s'entendre expliquer. Et, aussi parce que, très adroitement, Tibor Mende a su attirer favorablement l'attention de son lecteur en donnant, en guise de préface, des extraits d'éditoriaux du « Times » de 1840 (guerre de l'opium), de 1900 (répression de la rebellion), 1911 (révolte), 1924 (refonte du Kuomintang) et 1949 (arrivée de Mao Tsé Tung), avec, en regard, des citations, se rapportant aux mêmes évènements, prises dans l' « Histoire générale de la Chine » (version officielle de Pékin, 1958) et de « Une histoire de la Chine moderne » de Kenneth Scott La Tourette (Londres, 1954). Le rappel est saisissant et les rapprochements ont le grand mérite de montrer, dès l'abord, le caractère inévitable de la transformation politique et sociale de la Chine sans faire oublier les réserves que suscite le spectacle. Alors on comprend mieux le propos de Tibor Mende : montrer comment « cette coexistence presque tangible de l'idéalisme le plus noble avec une immense et inévitable souffrance évoque le poids fatal de la condition humaine ».

W. P. ROMAIN.

LE CINÉMA

REGARDS
sur VITTORIO COTTAFANI

Le cinéma italien n'échappe pas au sort commun, qui veut que deux espèces d'œuvres seulement parviennent à la célébrité, le poncif qui plaît aux foules et la chinoiserie qui ravit les intellectuels et les snobs. Quels noms évoque l'Italie, vue d'un fauteuil d'orchestre ? De Santis ou Fellini,, Castellani ou Visconti, Carmine Gallone ou Antonioni... De mornes bancs de brouillard font actuellement courir tout Paris, fasciné par des gestes faux : cela s'appelle *La Nuit...* Oublions ces erreurs, excusables de la part de gens qui méprisent au fond d'eux-mêmes le cinéma, et y cherchent sans bien s'en rendre compte un pâle reflet de la mauvaise littérature. Parlons plutôt du seul cinéaste transalpin qui vaille qu'on s'y attarde, inconnu, au demeurant fort commercial, honoré en secret par quelques jeunes gens.

Vittorio Cottafavi n'a pas encore donné le meilleur de lui-même, encore qu'il faille revoir *Milady et les Mousquetaires,* peut-être entièrement admirable. Mais ce film a déserté nos écrans depuis deux ans, nous empêchant de vérifier un jugement déjà ancien. Une mise en scène étonnante s'y trouvait définie, précieuse et paroxystique, qui ne devait rien à personne, ni surtout au néo-réalisme alors triomphant. Un cinéma de passion, de tortures, de terreur et d'amour s'inventait de-

vant nos yeux émerveillés, en gestes rares, en regards de pierre, de glace et de métal, en silences assourdissants. On put retrouver par la suite, principalement dans *Le Bourreau de Venise*, et à un moindre degré dans *La Révolte des Gladiateurs* et *Les Légions de Cléopâtre*, malgré l'intérêt intermittent que leur auteur avait porté à ces derniers films, les mêmes réflexes d'une sensibilité suraiguë autour de certaines jeunes femmes, traitées avec la dernière cruauté, flagellées, marquées au fer rouge, dévorées par les fauves, écrasées, mordues par des serpents, à tel point qu'il ne saurait être question de coïncidences, et que le véritable sujet de cette œuvre pourrait bien résider dans la souffrance de la chair, son angoisse, et sa mort. A chaque plan une tragédie d'ordre physique s'instaure, un monde radieux devient une potence hérissée de pointes où la créature clouée se débat, transie d'horreur. Mais la tragédie est coupée de moments de bonheur, qu'il faudrait plutôt qualifier de joie, ou plus physiquement encore de plaisir, plaisir aussi exacerbé que la douleur qu'il efface, tant il est vrai que cette sensibilité n'existe que suppliciée ou exultante, dans tous les cas violemment électrisée. Je ne connais que dans les films de Cottafavi, cet ensoleillement de la photo, déterminant une crudité des noirs et blancs, ceux-ci presque crayeux, qui convient si parfaitement aux scènes dans les feuillages ou au bord de l'eau.

Cette crudité indique d'ailleurs dans la technique de Cottafavi un amateurisme peu recommandable, même si certains de ses résultats nous enchantent, car nous ne donnons pas dans le principe en vogue depuis quelques mois, selon lequel une caméra qui tremble a forcément du génie, ou une photographie grisâtre d'actualité plus de style que les éclairages précis qui confèrent la vie et l'éclat à de tristes ballets de fantômes. Mais Cottafavi, disions-nous, invente le cinéma : il faut lui pardonner des maladresses d'autodidacte, préciosités juvéniles, gaucheries de cadrage, découpage parfois enrayé — le moteur tousse, et repart. Souvenons-nous que Fritz Lang a commencé de maîtriser sa mise en scène vers la cinquantième année de son âge et la vingtième de sa carrière. Ce qui compte ici, ce sont quelques percées parmi les plus profondes à travers la gangue des habitudes et le masque rouge du Prince.

Au début de *Milady*, le visage de l'héroïne, lorsqu'elle entend le galop des chevaux, se pétrifie tandis qu'elle murmure : « Les Mousquetaires... » Dans *Le Bourreau de Venise*, un duc se bat en duel. Il vient d'être blessé. Il se trouve hors du champ, mais *y revient*, la figure et le corps stupéfiés, déjà entré dans la mort : il y entre en marchant, comme s'il découvrait avec un étonnement immense sa propre fin, et peu à peu envahi par elle jusqu'à tomber. Dans *Fiamma che non si spegne*, non encore distribué en France, une jeune femme apprend que son mari vient d'être tué. Elle le comprend par un échange de regards, par le poids du silence qui l'accueille à son entrée dans la maison. Elle s'en va dans sa chambre. Nous ne voyons d'abord pas son visage, mais *elle se retourne vers la caméra* avec des larmes qui montent. Et nous assistons à l'envahissement lent et inéluctable d'une âme par la douleur, filmé face à face dans cette chambre, dans cette solitude absolue, comme si, ayant pénétré par effraction, nous regardions avec une sorte d'effroi sacré ce que nul ne devait voir.

Ces exemples illustrent un ressort capital de la mise en scène de Cottafavi, la notion d'envahissement, qui domine les instants de crise. C'est le seul cinéaste qui exploite systématiquement l'installation de la crise, au lieu de passer d'emblée à son expression installée. Toute l'attention est fixée sur le passage entre le calme et la tempête, seconde infinie où l'être est surpris dans une intime transformation qui le dépossède de sa liberté et de sa conscience lucide, l'oriente totalement vers une fin unique, et pour ainsi dire le minéralise dans sa passion. C'est cette pétrification de l'être que la caméra découvre, nous donnant la plus vertigineuse sensation de violer un secret, de pénétrer dans une zone interdite, comme ce qui se peint sur le visage d'une femme à l'instant où le plaisir la saisit et l'emporte. De même, les scènes décoratives au sens noble, où le sublime n'est plus de nature intime mais collective et spectaculaire, utilisant à la limite du possible la symétrie des gestes et du décor, débouchent sur une liturgie de la préparation : préparatifs de révolte, d'exécution capitale, ces événements sont précédés d'une mise en place du système d'où ils vont découler comme une conséquence géométrique ; mise en place qui retient la quasi-totalité de l'attention. Ainsi, à la fin de *Fiamma che non si spegne*,

un soldat va être fusillé. La séquence entière est fondée sur une géométrie des déplacements des soldats par rapport à des volumes réguliers, falaises blanches, camions arrêtés. A l'envahissement intérieur répond le même mouvement extérieur, le monde prend une seule signification qui le remplit peu à peu jusqu'à déborder, jusqu'à accoucher de l'événement.

Sur un canevas rocambolesque peuvent se broder des jeux très graves ; une avant-première de *Fiamma che non si spegne* nous le rappelait l'autre soir.

MICHEL MOURLET.

HENRI ROUSSEAU, dit le douanier

« Mais que serait Picasso sans la littérature, comme disent les médecins pour le papier qui accompagne les médicaments... ? » A cette interrogation ambiguë de Florent Fels, dans son « Roman de l'Art vivant », au chapitre consacré à Cocteau, j'opposerai cette autre interrogation : « Que serait Henri Rousseau sans la littérature ? » A cette interrogation je répondrai sans ambage : « Tout, car sa littérature n'est rien. »

La rétrospective Rousseau qu'a organisée pour notre émerveillement et aussi pour notre édification la Galerie Charpentier, peut faire comme toutes les manifestations de ce genre l'objet de diverses critiques, dont quelques-unes fondées. N'empêche que cette rétrospective à défaut d'être complète et parfaite est sinon la première, du moins la plus importante, qui nous permette avec un recul d'un demi-siècle de prendre la mesure de cet artiste extraordinaire, sur lequel après recours à la légende plus qu'à une histoire, à vrai dire assez mince, on a tout dit sauf l'essentiel.

A travers les cent tableaux qu'elle comporte, chiffre fatidique auquel se complaît la grande Galerie du Faubourg St-Honoré dans ses festivals périodiques consacrés aux grands peintres modernes et qui ne vont pas sans fausse note, Rousseau m'apparaît comme une des figures les plus attachantes de cette seconde moitié du 19e siècle, un des artistes les plus authentiques, sur lequel avec beaucoup de mes contemporains j'entretenais des idées fausses, la figure supposée du « Douanier » me masquant celle de son œuvre.

Il est dommage que le cadre de cette revue interdisant le recours aux documents figurés m'empêche d'apporter à ses lecteurs les éléments visuels du dossier Rousseau capables de ruiner de la manière la plus péremptoire cette légende amorcée par quelques artistes et poètes facétieux, qui furent contemporains du bonhomme, légende entretenue par toute une génération de

polygraphes pour lesquels la critique d'art paraît être un alibi aux ambitions contrariées de mémorialistes sans souvenirs et de chroniqueurs dénués d'informations.

C'est un phénomène assez curieux, surtout à notre époque, de voir dans le domaine des arts plastiques, le plus objectif qui soit, le témoignage des œuvres qui seul mérite d'être retenu, constamment négligé ou falsifié par une exégèse qui se prétend véridique et se croit savante mais n'est, en fait, qu'imaginaire s'attachant aux circonstances les moins significatives et parfois les plus incertaines de la vie privée d'un artiste. Retournant les données d'un problème mal posé j'irai jusqu'à affirmer que les circonstances de la vie d'un artiste, la plupart banales et presque toutes interchangeables, risquent, même dans la plus scrupuleuse exactitude, de ne nous livrer sur sa création que des références sociales et dans ce sens si parfaitement décevant, qui fait que **« rien ne ressemble autant à un nègre qu'un autre nègre ».**

Oui, la création répond à une toute autre aventure que celle contée par tant de biographes complaisants, attentifs à leur réputation de biographe plus qu'à celle de leur héros. La création est une aventure intérieure, répondant à des impératifs qu'on pourrait presque considérer comme intemporels, si la critique se donnait les mêmes libertés que la plupart des pseudo-créateurs d'aujourd'hui prétendant s'exprimer « in abstracto ». Il ne s'agit pas de savoir ce que l'époque et le milieu souvent si exigu et si misérable ont pu faire d'un grand artiste, mais, bien au contraire ce qu'un grand artiste a pu faire et su faire de son époque et des circonstances banales qui composent son existence au regard de l'Etat civil et de l'Histoire, fut-elle la plus anecdotique.

Le cas Rousseau, au même titre que le cas Gauguin est avec des parallélismes jusqu'ici insoupçonnés m'apparaît comme un de ceux capables d'illustrer de la manière la plus significative et la plus émouvante cette thèse que je m'efforce à chaque occasion de faire valoir et prévaloir, celle de **l'artiste justifié par son œuvre,** s'opposant à la thèse moderniste de **l'œuvre justifiée par l'artiste.** Je serai tout à fait clair en disant ce que j'entends par là, à savoir : le caractère nécessairement objectif de toute critique, s'opposant au caractère subjectif d'une pseudo-critique ne prenant pour thème que des intentions, des circonstances, des analogies fortuites, toutes extérieures à l'œuvre d'art, à sa réalité profonde, à sa portée véritable.

Oui, je sais, il y a la légende du Douanier, dont on a voulu faire un paradoxe vivant, une espèce de simplet, se méprenant constamment sur les réactions narquoises et les canulars les plus grossiers des facétieux qui lui apportaient des témoignages d'admiration de la nature de ceux que l'on veut bien consentir aux maniaques ou aux enfants. Oui, mais les mêmes incorrigibles gens d'esprit n'ont-ils pas prétendu que Cézanne était aussi « un

simple d'esprit », Courbet « un imbécile talentueux », Corot « un petit bourgeois jobard », sans parler des calembredaines accréditées si complaisamment sur l'éthyllisme permanent d'Utrillo, les fureurs épileptiques d'un Modigliani... et j'en passe, le tout ne tendant à rien moins qu'à proposer le génie comme tératologique, une forme inattendue de dégénérescence physiologique et mentale.

A m'en tenir aux données élémentaires et à peu près sûres de la biographie d'Henri Rousseau, telles que les Notes réunies au catalogue de l'Exposition Charpentier par Maximilien Gauthier, lequel s'inscrit parmi ses innombrables biographes dont le mérite essentiel réside dans le petit morceau de bravoure dont l'œuvre de Rousseau n'est que le prétexte, il est facile de montrer que la carrière de l'artiste fut en réalité tout autre que celle que nous lui prêtons.

La première et qui n'est pas la moins significative a trait à la formation de l'homme. Né dans un milieu très modeste, le jeune Henri Rousseau, pourvu de trois prénoms, auxquels les fervents de l'onomastique pourraient attacher un symbolisme qui n'est pas sans prestige : « Henri, Julien, Félix », n'en fut pas moins élève au Lycée de Laval. Jusqu'où poussa-t-il ses études, je l'ignore, mais je ne serais pas éloigné d'admettre que son niveau d'instruction et d'éducation fut celui de nombre d'artistes appartenant à un milieu bourgeois dont la formation première ne passa pas cependant pour négligée.

Second élément certain de cette biographie, Henri Rousseau ne fut pas simple « gabelou », comme d'aucuns le supposent, appliqué à la détection dont les chargements franchissaient la barrière de l'octroi des alcools et victuailles introduits en fraude, il fut commis de 2e classe de l'Octroi, grade et fonction modestes d'un employé de la Ville de Paris, mais combien d'autres écrivains ou poètes notoires n'exercèrent de fonction guère plus brillante dans la bureaucratie municipale ou ministérielle. Que Rousseau, demandant la liquidation d'une retraite anticipée, afin de se consacrer entièrement à la peinture — trait significatif — n'aie fait l'objet d'aucun avancement, qu'est-ce que cela prouve, sinon la modestie de ses ambitions, tout à fait compatibles avec une mentalité d'artiste ou de poète, que préoccupent assez peu les promotions hiérarchiques.

Avant d'entrer à l'Octroi, Rousseau avait été clerc d'huissier et il avait, comme beaucoup d'autres, accompli son service militaire, de 1864 à 1868 au 52e régiment d'infanterie stationné à Caen, servant dans la Musique en qualité de saxophoniste. S'il n'alla pas au Mexique, mobilisé en 1870 et 71, il prit part à la campagne contre la Prusse. Autre trait, montrant que si l'éducation de Rousseau n'avait pas été brillante elle n'avait pas pour autant été négligée ; Rousseau était musicien. Il avait une connaissance du solfège que ne possèdent même pas tant de nos

brillants chroniqueurs actuels de la radio qui seraient tout à fait incapables de déchiffrer une partition, encore moins de tenir leur place dans un orchestre — ce que Rousseau pouvait faire et qu'il faisait, car non seulement Rousseau était un exécutant correct sur le violon mais dirigeait une fanfare de quartier, professait le solfège et le violon, composait des mélodies qui furent imprimées. Je n'insisterai pas outre mesure sur les capacités ni sur la culture de Rousseau musicien, mais elles étaient à peu près de l'ordre de celles de son homonyme du 18e siècle, le glorieux Jean-Jacques, qui vécut lui aussi longtemps d'obscures besognes de copiste, taquinait la flûte et élaborait d'assez naïves partitions d'opérette.

Rousseau fut deux fois marié et d'un premier mariage avec Clémence Boitard eut neuf enfants dont huit mourront en bas-âge, une seule fille ayant survécu, Madame Jean Bernard-Rousseau. Cette situation implique une conduite d'existence et un sens des responsabilités, qui cadrent mal avec les histoires plus ou moins drôles qu'on a contées sur l'état d'innocence de Rousseau, son incapacité à conduire sa vie selon les normes des convenances « bourgeoises et honnêtes ». Resté veuf à soixante ans, Rousseau survécut à peine sept ans à sa seconde femme, Joséphine Nourry et toujours vert brûla d'une flamme persévérante pour une troisième fiancée, celle-ci irréductible et dont les prétentions d'un conformisme étroit furent plus ridicules que les touchantes assiduités du bonhomme.

Voilà des éléments de biographie, qui pour être assez sommaires, sont cependant suffisants pour ruiner une grande partie de la légende Rousseau présentant le grand artiste comme un total inadapté. Ce que les biographes peu attentifs n'ont ni remarqué, ni compris, c'est le décalage normal existant entre les habitudes d'existence du petit bourgeois de Plaisance, d'origine provinciale, que fut et resta toujours Rousseau, et la mentalité des milieux factices, littéraires et artistiques de la bohême montmartroise et montparnassienne, auxquels Rousseau se frotta. Enraciné dans son quartier de Plaisance et de quatorzième arrondissement, dans lequel vivait et vit toujours une population originaire de nos provinces de l'Ouest, dans sa simplicité effective, son respect des traditions, qui lui dictait son attitude timide et déférente à l'égard des institutions et des organismes officiels, Rousseau avait une authenticité humaine qui faisait défaut au milieu hétéroclite et cosmopolite de cette bohême intellectuelle qui le traitait avec une condescendante et narquoise familiarité.

Les peintres le comprirent sans doute mieux et l'admirèrent davantage que les écrivains, poètes et critiques, car en dépit de leurs préventions ils ne pouvaient rester indifférents aux dons et aux raffinements techniques du peintre de « La bohémienne endormie » et de « La Charmeuse de serpents ».

Mais avant d'aborder une analyse critique de son œuvre, les

éléments de biographie relevés ci-dessus suffisent à amorcer un parallèle instructif entre deux grandes figures de l'Art français de la seconde moitié du 19[e] siècle, celle de Gauguin et celle de Rousseau. En effet, les deux furent d'abord des peintres du Dimanche avant d'être des peintres tout court. Il est avéré que Rousseau s'exerçait à la peinture bien avant de quitter l'octroi en 1886 et s'il le quitta, comme Gauguin quitta la Bourse, ce fut pour se consacrer entièrement à son art et « peindre tous les jours ». Rousseau, comme Gauguin, avant d'être l'artiste libéré de toute servitude sociale fut un bourgeois rangé, marié, père de famille, conscient de ses responsabilités. La seule différence fut que par la mort prématurée de ses enfants et celle de sa femme ses responsabilités le quittèrent au lieu qu'il les quittât, comme le fit Gauguin coupant délibérément les amarres.

Il est enfin un troisième trait, plus surprenant, c'est la commune et occulte attirance exercée sur les deux artistes par un monde et un art exotiques et primitifs. S'il y eut le Gauguin de Polynésie, il y eut le Rousseau du Mexique et des « Paysages aztèques ». La seule différence, là encore, c'est que Gauguin à la recherche de son Eden franchit les océans pour aller au risque d'une déception et d'un échec le trouver en Polynésie, Rousseau, lui, qui n'alla jamais au Mexique autrement qu'en rêve, rejoignit cependant le sien mais ce fut au Jardin des Plantes, au milieu de sa flore et de sa faune exotique et probablement en parcourant quelques albums d'images. Si sa déception fut moindre, le résultat artistique fut aussi significatif et n'est pas moins authentique.

Mais à cela ne se borne pas l'analogie de destin entre un Gauguin et un Rousseau, pour surprenante qu'elle puisse paraître. Cette analogie est plus profonde. Elle a trait aux sources mêmes de l'art de l'un et de l'autre, et c'est ici qu'intervient l'élément biographique de la vie de Rousseau que je considère artistiquement comme capital. En 1884, c'est-à-dire à la veille de quitter l'Octroi pour se consacrer entièrement à la peinture, Rousseau obtient la permission — ce dont témoignent les registres du musée — de travailler dans les Galeries du Louvre, où il exécuta notamment des copies d'après Ucello.

Là est la clef, car en art pas plus qu'en aucun autre domaine il n'est rien de gratuit, rien qui ne procède de quelque chose l'ayant précédé et déterminé. Chaque grand créateur, pour original qu'il nous apparaisse, procède d'autres créateurs l'ayant précédé, auxquels par affinité et application il emprunte une partie de ses procédés, ses méthodes de composition et d'exécution, dont il retrouve l'esprit. Il n'est pas en art de génération spontanée, pas plus qu'il n'en existe en biologie et la plus grave erreur de notre temps consiste dans cette vaine ambition de trop de barbouilleurs prétendant tirer quelque chose de rien. Cela tous les grands artistes l'ont compris, l'ont expérimenté, l'ont avoué.

On est nécessairement le fils de quelqu'un, seulement en art l'atavisme a ses liens médiats plus qu'immédiats. Par le truchement d'un initiateur souvent très occasionnel et qui est rarement le maître qu'on vous donne ou qu'on vous impose chaque artiste trouve dans un maître du passé la source, qui ressurgissant dans sa propre création avec un visage neuf le fait apparaître au regard de ses contemporains comme le créateur original que le plus souvent ils méconnaissent et désavouent. C'est dans ces prepétuelles résurgences que s'établit la chaîne vivante de la tradition dans ce qu'elle a de plus authentique et de plus fécond, rompant avec les académismes et les maniérismes stériles.

Par Ucello, par Bellini, par Carpacio, comme Gauguin par d'autres maîtres de ce même Quatrocento, Rousseau le naïf, Rousseau qu'on a cru et qu'on a dit être un peintre populaire du hasard et du fortuit, retrouve au 19[e] siècle, celui de la machine à vapeur et des premières conquêtes de l'aéronautique, l'âme et le métier d'un peintre du 15[e] siècle. Il en a la pureté d'inspiration et de métier, la même simplicité, le même style architecturé et cadencé. Ici les rapprochements et les comparaisons d'ensemble et de détail, aussi bien celles des œuvres originales, dans leur coloris et selon leur échelle propre, que celles des photographies et des macrophotographies sont décisives.

A défaut des documents comparatifs que je ne peux introduire dans cette revue je fais appel à la sagacité, à l'esprit d'observation de mes lecteurs, j'invoque les tests parallèles de l'état de fraîcheur et de conservation des œuvres, conséquence d'un métier analogue, car les mêmes moyens conduisant aux mêmes résultats le « gentil » Rousseau comme ses maîtres du XV[e] reste sans une ride.

J'en viens maintenant et pour conclure à un examen comparatif des œuvres de Rousseau exposées Fg St-Honoré, et qui dans une proportion assez juste représentent l'ensemble de ses œuvres conservées, beaucoup de toiles sans doute ayant été détruites, certaines restant à retrouver surtout parmi les premières peintures, qui n'eurent d'autres destinataires que des acquéreurs de hasard et quelques voisins de quartier indulgents aux travaux du bonhomme.

Il y a trois parts assez distinctes dans l'œuvre de Rousseau :

a) ses paysages, vues de Paris et de banlieue, voire paysages imaginaires relevés sur des illustrations ou des cartes-postales ; b) ses portraits individuels ou collectifs ; c) ses compositions.

a) Les premiers, généralement à petite échelle, sont souvent d'une qualité exquise, modulée délicatement dans des accords de gris, de bleus, de verts relevés de rouges assez sourds. Les éléments en sont simples, les perspectives arbitraires avec des rabattements de plan répondant comme chez les peintres gothiques au désir de faire expressif et saisissant donnant la priorité au volume coloré sur les accidents du contour et de la forme.

b) Les portraits, en moins grand nombre dans l'œuvre de Rousseau, pourraient passer pour la partie la moins bonne. Personnellement je n'admire outre mesure ni « La noce », ni « La charrette », qu'on donne généralement comme œuvres majeures. Dans ses portraits l'esthétique rêvée de Rousseau était sans doute contrariée par son respect de la réalité objective et une volonté d'exactitude qui lui faisait prendre des mensurations puériles (Alfred Jary dixit...) avant de passer à l'exécution d'un portrait qui n'avait aucune chance d'être ressemblant au sens académique du terme.

c) La troisième part de l'œuvre, et pour moi de beaucoup la plus importante et la plus belle, ce sont ses compositions, presque toutes exotiques, à partir de 1904, époque de la grande maturité ; la personnalité et le style de Rousseau éclatent en s'y affirmant. Et c'est là que les correspondances et les filiations — par le style et les procédés — avec les maîtres du Quatrocento apparaissent dans leur évidence. Même absence de profondeur atmosphérique, même modulation délicate de la couleur, toujours très pure, exprimant l'individualité des objets, celle des éléments composant la flore, les figures animales et humaines, s'harmonisant dans un contre-point savant subordonné à une arabesque rythmique et cadencée, rejoignant les transpositions des maîtres tapissiers du 15e siècle et du début de la Renaissance, qui amorcèrent dans ce domaine une tradition artisanale se maintenant jusqu'au 17e siècle dans les travaux des liciers des Flandres et de la Marche.

On eut aimé voir à la place d'honneur de cette Exposition « La Bohémienne endormie » et « Le Cavalier de la mort », mais à défaut de ces grandes œuvres majeures et qui comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'Art moderne, « Le Grand paysage exotique » de 1910, ainsi que « La Forêt tropicale avec singes » sont de bien admirables tableaux.

F.-H. LEM.

VOIX D'OCCIDENT

POUR L'EMPIRE D'EUROPE

Le conformisme de la presse européenne et des agences d'information, qui submerge et noie l'Occident dans une étouffante atmosphère de mensonges médiocres et d'abêtissement systématique depuis plus de trois lustres, ne doit pas nous faire méconnaître l'effort fraternel de nos amis qui font écho aux préoccupations majeures de l'équipe de *Défense de l'Occident*.

Il est juste qu'en retour nous leur fassions écho nous-mêmes. Notre combat n'est pas solitaire. Et ce n'est pas les quotidiens qui feront connaître ici que « l'Ordine nuovo » à Rome vient d'éditer des affiches d'un graphisme sobre et précis sous le titre *Europe, réveille-toi* et qui, en peu de mots, disent l'essentiel :

« Devant la menace du monde slave et la pression des afro-asiatiques, l'Europe est seule.

Ou celle-ci reviendra à l'Empire, à une position de prestige et de force, ou elle sera défaite.

Qui ne sait plus commander sera contraint de servir. »

BASE DE L'UNITÉ NATIONALE

Sous la signature de Joaquim Crespo Carvalho, dans *O Debate*, l'organe doctrinal des monarchistes portugais, relevons une analyse subtile et juste des conditions de l'Unité Nationale :

« L'indépendance géographique, raciale, religieuse ou économique ne saurait suffire à une nation vraiment libre parce que la géographie ne trace pas toujours les frontières, parce que la race est un élément que les lois de Dieu et des peuples civilisés démentent, parce que la religion est de portée universelle, parce que l'économie porte toujours avec soi l'odieux présage du pouvoir financier, si différent du pouvoir de l'honneur et de la justice.

La véritable unité se forge durant des siècles de travail en commun, d'obéissance aux mêmes principes de morale sociale, d'amour de l'ordre procédant d'une autorité qui ne se discute pas, de la paix féconde ou de la guerre nécessaire. »

« L'Unité est la tradition projetée dans le présent et dans l'avenir. Quand ceux qui prétendent représenter le Tout organisent ou permettent la lutte entre les parties qui le composent, ils trahissent l'indispensable unité.

Et nous savons ce qu'il advient de l'unité dans les démocraties.

Il est de grandes nations qui aujourd'hui encore, ne peuvent se flatter de posséder une communauté de sentiments et leur indépendance même se fonde parfois davantage dans la solidarité économique que dans une conscience politique et sociale.

Nation sans tradition. Souvent la pluralité de conception ne favorise pas une telle indépendance.

Tout au contraire, il est des nations de faible importance économique dont l'existence se fonde sur des choix d'idées et dans la volonté de suivre la route qu'elles ont tracée. »

Le respect de ces vérités de bon sens, nous en constatons le fruit dans l'exemple de vigueur que donne aujourd'hui à l'Europe, le Portugal.

SURVIE DE L'HOMME BLANC, PROBLEME MAJEUR

Dans « *Europa Korrespondenz* » de Vienne le Dr Erick Nietsch de Nuremberg, consacre aux problèmes démographiques et à

leur aspect essentiel qui n'est autre que la survie de la race blanche, un article dont on appréciera les passages suivants :

« Au cours d'une conférence de la commission économique pour l'Asie et l'Extrême-Orient, un spécialiste des Nations Unies a expliqué que si l'augmentation de population continuait dans les proportions actuelles, la barrière des 3 milliards d'hommes de couleur serait atteinte en 1980, c'est le chiffre actuel de toute la population mondiale.

Si dans les années à venir, dans les décennies à venir, les hommes de couleur continuent à avoir une augmentation prépondérante, leur espace vital débordera d'un trop-plein d'hommes. Ils chercheront alors par tous les moyens à gagner d'autres espaces, c'est-à-dire qu'ils viendront s'installer dans l'espace vital du Blanc. Au Blanc de savoir maintenant s'il aura la force de résistance intellectuelle et biologique suffisante pour s'opposer à la ruée ou au contraire s'il lui faudra céder. »

Les manifestations de « Négritude » illustrent déjà la question au cœur même de Paris.

DÉMOCRATIE ET DÉCADENCE

La *Rivista Romana*, revue catholique romaine dirigée par Vanni Teodorani, publiait dans son numéro de Janvier ces remarques sous le titre *Démocratie et décadence*, dont on chercherait bien vainement, croyons-nous, l'écho dans une publication catholique française de cette importance. Elles méritent, au moins à ce titre, d'être citées :

« Le sujet mériterait un plus grand développement, contentons-nous aujourd'hui de l'aborder. Par ailleurs, ces problèmes sont depuis toujours à la base de toutes nos polémiques et constituent la trame même de notre vie.

Le dogme essentiel de la démocratie est que dans le nombre seul réside la force — ce que nous croyons aussi — mais encore et surtout la vérité, la justice et la perfection.

Pourtant sans soulever d'autres questions, nous voudrions voir comment se comportent les prophètes de cette étrange loi de la confusion multiple, opposés à la recherche de tout progrès conscient qui est resté, jusqu'à maintenant, l'apanage de l'homme seul, chaque fois que l'un d'eux ou une personne de leur famille se trouve, d'aventure, en proie à la maladie. En ce cas il est en effet très rare que les plus convaincus défenseurs de la démocratie réunissent une assemblée pour savoir comment il convient d'affronter le mal et de conduire la cure, puisque tous préfèrent s'en remettre à la compétence éprouvée d'un homme qui, sans beaucoup d'explications et sans gaspiller ses paroles, ordonne tel traitement et non un autre, telle thérapeutique de son choix, de préférence à toute autre.

Cela peut sembler étrange, mais c'est ainsi.

Il en va de même pour la conduite des batailles, pour la productivité industrielle, pour la recherche savante.

En tous ces cas le travail est collectif, seulement parce qu'il est le résultat d'un ensemble d'activités individuelles toutes dirigées vers le même but.

Et ces constatations nous amènent à penser que les universités, les instituts scientifiques, les instituts de haute culture, d'art, tous les lieux où l'humanité avance au lieu de reculer, comme il advient partout, trouvent le secret de leur réussite dans le fait que sans soucis des aberrations démocratiques, on continue à y sauvegarder, à y transmettre les valeurs vraies qui sont représentées et servies par l'homme seul.

Ces centres éloignés des clameurs de la rue, où se cultivent encore les sciences, le bien de l'homme, les inventions les plus hautes, les ouvrages les plus recherchés, tous ces lieux nous semblent aujourd'hui une sorte de transposition moderne des abbayes bénédictines médiévales qui ont protégé, pour le bien futur du genre humain, culture et science, contre la marée menaçante de l'obscurantisme barbare.

Aujourd'hui c'est seulement dans ces académies, dans ces instituts scientifiques, dans ces universités, dans tous ces lieux où l'on travaille encore, où l'on étudie comme nos pères nous l'ont appris, que l'on peut essayer de préserver l'avenir de l'humanité de l'aberration démagogique de la plus ignorante, de la plus crasseuse, de la plus vulgaire démocratie. »

UN « NÉGOCIATEUR » SELON LE CŒUR DU « PATRON »

Nation Europe, la face européenne de notre vaillant confrère bruxellois « *Nation Belgique* », nous apportait le mois dernier ces précisions qui gardent tout leur prix, sur les préliminaires aux « négociations » avec le F.L.N. :

« A maintes reprises, nous avons indiqué que M. Roger Stéphane était le « protégé » de hauts personnages du pouvoir ; les faits nous donnent raison. Alors que l'on adopte, en Conseil des Ministres, un texte stipulant que les individus inculpés d'atteinte à la sûreté de l'Etat pourront être mis en résidence surveillée s'ils bénéficient de la liberté provisoire. M. Roger Stéphane — lui — se rend librement à Tunis, s'entretient des heures durant avec M. Habib Bourguiba, rencontre des émissaires du F.L.N., prend des notes... et repart pour Paris. Ce personnage — on doit le confirmer — est inculpé d'atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat depuis 1954. On lui reproche, notamment, d'avoir divulgué le rapport « secret » établi par le général Navarre alors commandant en chef en Indochine. Interrogé par le juge d'instruction militaire, M. Roger Stéphane devait notamment déclarer qu'il ne se sentirait pas déshonoré si on l'accusait d'avoir battu le général Navarre... Depuis 1954, d'innombrables députés ont demandé aux divers gardes des sceaux pourquoi M. Stéphane ne comparaissait pas devant la juridiction compétente. L'affaire est toujours « en instance ».

« Ami de MM. Mendès-France et Edgar Faure, M. Stéphane bénéficie également d'appuis considérables dans les hautes sphères de la Ve République. Inculpé pour avoir divulgué un document dont le général Navarre souligna, à l'époque, qu'il avait été « utile à l'ennemi », M. Stéphane, employé à la R.T.F., négocie avec nos adversaires. Au nom de qui ? Il est tout de même curieux que cet individu condamné unanimement par nos officiers qui combattirent en Indochine, ait pu se rendre à Tunis, au moment même où notre confrère « Rivarol » était saisi à deux reprises parce qu'il adressait, en quelque sorte, un message à l'Armée dont il n'a cessé de défendre l'honneur. Tous nos confrères multiplient les reportages et enquêtes sur le « malaise » de l'Armée. Ce malaise persiste puisque, aussi bien, nous savons que des officiers ont appris avec stupéfaction la présence à Tu-

nis de M. Alain Savary (qui participa activement aux séances de « travail » qui précédèrent l'indépendance de la Tunisie) et de M. Roger Stéphane. Mais, nous dira-t-on, car nous attendons de pied ferme une mise au point, ces deux personnages ne sont mandatés par personne. Soit. Mais alors qu'on nous dise POUR QUI ils négocient. Qu'on nous dise également s'il est normal que des Français entretiennent des relations « secrètes » avec ceux qui tirent dans le dos de nos soldats.

J.-M. AIMOT.

LETTRES ADRESSÉES A LA REVUE

A la suite de notre numéro spécial sur Le Drame Algérien, *nous publions une rectification qui nous a été adressée par le secrétaire général du* Nouvel Ordre Européen, *à la suite d'un article paru en septembre* 1960 *et que nous n'avons pas pu insérer plus tôt.*

« Lausanne, le 16 novembre 1960.

« Monsieur Maurice Bardèche, Directeur de *Défense de l'Occident*, Paris.

« Monsieur le Directeur,

« Dans le numéro de septembre 1960, de *Défense de l'Occident*, sous le titre « Le racisme cet inconnu », vous avez publié un article sur lequel je me permets de revenir et d'invoquer, en tant que secrétaire du *Nouvel Ordre Européen*, le droit de réponse en raison de deux points inexacts.

« Mais relevons au préalable que, vu l'ampleur du sujet, quelques erreurs de fait étaient inévitables et qu'elles n'enlèvent rien à la valeur de votre article. Vous avez abordé courageusement les questions les plus graves que nous puissons nous poser. Rarement, un texte a fait sentir à tel point le caractère impitoyable des lois

de la nature : cette lutte incessante, obligatoire, des êtres vivants pour une place au soleil. Rarement, le racisme a été si bien expliqué comme la volonté de vivre d'une communauté fondée, non sur les hasards de l'histoire, mais sur le sang. Et rarement on a démontré avec autant de force que cette communauté, face à la montée des Jaunes, face à la suppression physique pure et simple, comprend l'ensemble des peuples blancs.

« Aussi pouvons-nous vous remercier chaleureusement d'avoir signalé le gouffre ouvert devant les Blancs et dénoncé la néfaste hypocrisie des slogans antiracistes qui, niant le gouffre, y conduisent en droite ligne. Nous vous remercions tout particulièrement de la mention correcte, objective, que vous avez bien voulu faire du *Nouvel Ordre Européen.*

« Seule l'importance de deux points apparemment secondaires me pousse à vous demander de publier la présente rectification.

« Tout d'abord, nous devons à la mémoire de notre camarade René Binet, trop tôt disparu, de préciser sa position sur la formule « égalité des races ». Loin d'affirmer, comme l'UNESCO, une égalité d'aptitudes, Binet voulait rétablir par la ségrégation, l'égalité de compétition. Toute déclaration de supériorité d'une race est une phrase creuse qui masque mal la faiblesse et la peur. L'avenir seul, par la confrontation des races, établira une hiérarchie véritable.

« D'autre part, vous citez, en le donnant pour adopté, le rapport commun de participants français à la sixième assemblée du *Nouvel Ordre Européen,* rapport comportant une spectaculaire renonciation aux territoires algériens. Ici, précisons que l'assemblée n'a pas été si loin, comme le prouve le texte définitif :

« Les questions africaines, comme tous les problèmes actuels sont dominées par le principe révolutionnaire. Par conséquent, elles présentent deux aspects foncièrement différents, selon qu'on envisage la période qui suit ou qui précède la prise du pouvoir en Europe par les forces nationales.

A — *Après la prise du pouvoir*

La politique de l'Europe devra se conformer aux lignes suivantes :

— Comme le continent africain est peuplé de races différentes, la paix devra être maintenue par une poli-

tique de respect de ces races, sur la base d'une séparation qui est dans l'intérêt de toutes.

— Un statut équitable doit être garanti à tous les groupes ethniques sur le continent africain.
— Le libre accès aux richesses naturelles doit être assuré à toutes les populations d'Afrique.
— De même, les terres incultes n'appartiennent pas à priori à tel ou tel peuple, mais sont ouvertes à tous.
— Les populations d'origine européenne pourront naturellement demander leur rattachement politique à l'Europe.
— En Afrique du Nord, où la composition raciale des autochtones n'est pas suffisamment étudiée, une enquête scientifique impartiale établira à quels peuples l'Europe pourra accorder le droit de demander le rattachement à la Confédération européenne.

B — *Avant la prise du pouvoir*

La politique des forces nationales européennes devra se conformer aux lignes suivantes :

— La responsabilité des difficultés qui ont surgi ou peuvent surgir en Afrique incombe en premier lieu aux gouvernements « démocratiques » qui interviennent actuellement sur ce continent.
— Par conséquent, ce n'est pas la tâche des nationaux d'aider les gouvernements « démocratiques » européens dans leur politique africaine.
— Cette tâche consiste au contraire, comme condition de toute solution possible aux questions africaines, à remplacer les gouvernements ploutocratiques et anti-européens qui se prétendent démocratiques et européens. »

« Cela dit, reconnaissons que l'événement tend à justifier les vues les plus pessimistes. Aucune illusion n'est permise : une Europe faible ne saurait conserver ses positions extérieures. Tant que régneront les valeurs hédonistes d'un libéralisme mercantile, tant que le confort restera l'idéal suprême, notre continent perdra non seulement ses positions extérieures, mais encore ce qui lui reste de souveraineté sur son propre territoire.

« La seule solution réside dans l'avènement de valeurs héroïques, d'élites désintéressées et d'un ordre social qui brise la puissance de l'argent. En un mot : seule la révolution européenne apporte la clef des problèmes. Cette révolution faite, nous pourrons sans peine maintenir

les positions restantes. Et le texte cité plus haut implique déjà la défense des populations européennes en Afrique, qui existeront encore à ce moment-là.

« Certes, la sombre et indispensable indifférence envers nos gouvernements plouto-démocratiques pésera à beaucoup de nos amis. Voyant ces dirigeants, par incapacité, par bassesse, par mauvaise foi, dilapider notre héritage et trahir nos frères de race, ils voudront crier, avertir... Mais toute parole adressée aux ploutocrates est une parole perdue, et tout effort pour conserver aux ploutocrates des positions extérieures est un effort perdu. Le seul travail valable consiste à convaincre chacun de la priorité absolue, de l'absolue nécessité de la révolution européenne.

« En bref, le *Nouvel Ordre Européen* ne préconise pas les renoncements prématurés que votre article lui attribuait, mais il ne se fait aucune illusion sur les possibilités de nos régimes.

« Vous remerciant d'avance, je vous prie de croire, Monsieur le Directeur, à mes sentiments les meilleurs. »

Imprimerie Maurice MIDOL. — Montargis (Loiret)
N° d'impression : 176. Dépôt légal : 2e trimestre 1961.
Le gérant : Jean CHERVET.

